
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

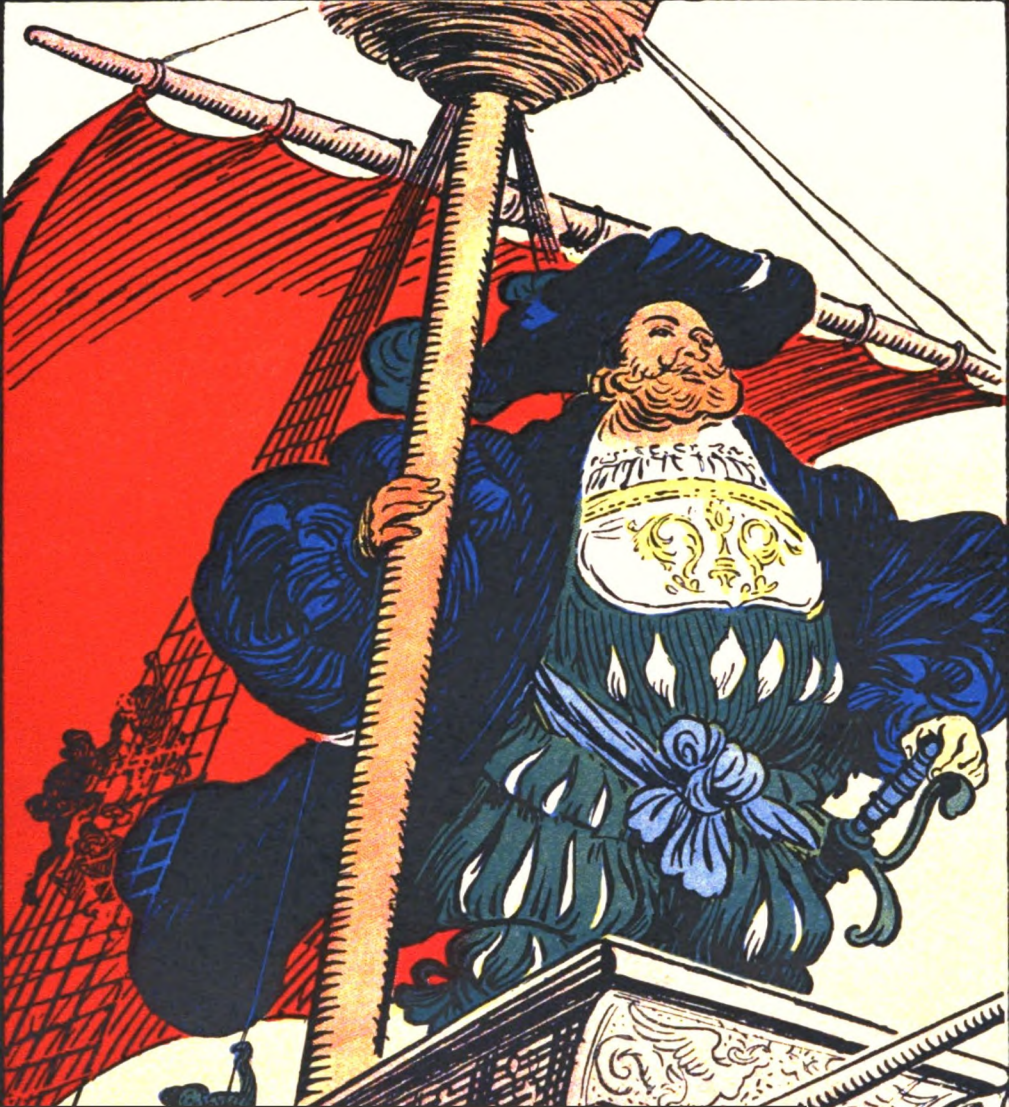
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Rabelais pour la jeunesse

François Rabelais, Marie Butts

The Library

of the



University of Wisconsin

General Library System
University of Wisconsin - Madison
728 State Street

Madison, Wisconsin 53706-1300
608/262-2200

PANTAGRUEL

Tome II

TROISIÈME MILLE

**TOUS DROITS DE REPRODUCTION,
DE TRADUCTION, D'ADAPTATION ET D'EXÉCUTION
RÉSERVÉS POUR TOUS PAYS**

COPYRIGHT 1910, BY THE LIBRAIRIE LAROUSSE, PARIS



RABELAIS
POUR LA JEUNESSE

PANTAGRUEL

Texte adapté par Marie BUTTS

*4 planches hors texte en couleur
et 36 dessins de Fernand FAU*

Tome II



LIBRAIRIE LAROUSSE
13-17, rue Montparnasse. — Paris

A MON JEUNE AMI

YVES DOTTIN.

M. B.

178092

OCT 11 1913

6508554



X37Y

men

R10

X39Y

P

R10

2

P

1910A

v. 2.

PROLOGUE DE L'AUTEUR

Aux lecteurs bénévoles.



POURQUOI dit-on maintenant en commun proverbe : Le monde n'est plus sot? Voudriez-vous me dire comment on peut logiquement conclure que par ci-devant le monde était sot, et que maintenant il serait devenu sage? Pourquoi était-il sot? Pourquoi serait-il sage? En quoi connaissez-vous la folie antique? En quoi connaissez-vous la sagesse présente? Combien de temps fut-il sot? Combien de temps sera-t-il sage? Pourquoi l'antique folie prit-elle fin en ce temps-ci et non plus tard? Pourquoi la sagesse présente commença-t-elle en ce temps-ci et non plus tôt? Comment serait la folie antique abolie? Comment serait la sagesse présente établie?

Répondez, si bon vous semble. Courage, enfants, répondez à ma demande! Quoi? J'entends bien,

vous êtes décidés à ne point répondre. Je vous dirai donc ce qu'avait prédit un vénérable docteur :

Écoutez ce qu'un jour il adviendra :
Le monde jamais plus sot ne sera ;
Car le doux fruit de l'herbe écossera,
Dont tant il craignait la fleur au printemps.

Le docteur est antique, ses paroles sont obscures, je vous les expliquerai donc. Le monde devenant sage ne craindra plus la fleur des fèves au printemps, c'est-à-dire ne respectera plus un tas de livres qui semblaient fleuris comme beaux papillons, mais étaient en vérité ennuyeux, fâcheux, dangereux, épineux et ténébreux. Ceux-ci périront, ils ne viendront plus en main, ils ne seront plus lus ni vus. Telle était leur destinée.

A ceux-ci ont succédé les fèves en cosse. Ce sont ces joyeux et fructueux livres de Pantagruélisme, lesquels sont aujourd'hui en bonne vente, à l'étude desquels tout le monde s'est adonné, et voilà pourquoi il est nommé sage. Voilà votre problème résolu !

Bien que maintenant nous lisions en notre langue française, tant en vers qu'en prose, plusieurs excellents écrits, toutefois la plupart de nos auteurs apportent dans notre langue vulgaire des tas de mots grecs et latins, étonnant le monde par leurs inventions transcendantes, leurs ornements de lan-

gage, leur style mirifique. Imitez-les, si vous le pouvez. Quant à moi, je ne le saurais. Mais je proteste que si je vis encore, en santé de corps et d'esprit, l'âge d'un chien — en y ajoutant l'âge de trois corneilles — je prouverai à la barbe de je ne sais quels botteleurs de matières cent et cent fois grabelées (1), rapetasseurs de vieilles ferrailles latines, revendeurs de vieux mots latins tout moisis et incertains, que notre langue vulgaire n'est pas vile, inepte, indigente et à mépriser, comme ils l'estiment.

Je vous avise donc en temps opportun que vous fassiez une bonne provision de ces bons livres, dès que vous les trouverez dans les boutiques des libraires, et que non seulement vous les écossez, mais que vous les dévoriez et les incorporiez en vous-mêmes. Et alors vous connaîtrez quel bien est préparé là pour tous les gentils écosseurs de fèves. Présentement je vous en offre une bonne et belle panerée, cueillie dans le même jardin que les précédentes, et je vous supplie que vous ayez le présent en gré, attendant mieux, à la prochaine venue des hirondelles.

(1) Collectionneurs de sujets cent fois discutés.

PANTAGRUEL

CHAPITRE PREMIER

Comment Pantagruel et Panurge se décidèrent à visiter l'oracle de la dive (1) Bouteille et comment ils firent leurs apprêts pour monter sur mer.



ANURGE, l'ami du bon géant Pantagruel, ne pouvant décider s'il se devait marier ou non, résolut de visiter le célèbre oracle de la dive Bouteille. « Je vous jure, dit Panurge, par l'épine de saint Fiacre en Brie, je vous jure par Styx et Achéron que je ne me marierai point que, sur mon entreprise, je n'aie eu le mot de la dive Bouteille. Je sais un homme prudent, un mien ami, qui connaît le lieu, le pays et la contrée, où se

(1) La sacro-sainte ou divine Bouteille.

trouvent son temple et son oracle. Il nous y conduira sûrement. Allons-y ensemble, je vous supplie de ne point m'éconduire. Je vous ai de longtemps connu amateur de voyages et désirant toujours voir et toujours apprendre. Nous verrons choses admirables, croyez-m'en. — Volontiers, répondit Pantagruel. Mais, avant de nous mettre en ce long voyage, plein de hasards, plein de dangers évidents...

— Quels dangers, dit Panurge, interrompant le propos. Les dangers s'enfuient de moi, quelque part que je sois, sept lieues à la ronde, comme fuient les ténèbres devant le soleil. — Avant de nous mettre en route, dit Pantagruel, il nous faut expédier certaines affaires. Premièrement, il nous faut l'avis et le congé du roi mon père. Secondement, il nous faut trouver guide et truchement (1). »

Panurge répondit que son ami Xénomanès (2) leur suffirait, que d'ailleurs il comptait passer par le pays lanternais (3) et de là prendre quelque docte et utile Lanterne.

« Mon pronostic est, dit Pantagruel, que par le chemin nous n'engendrerons pas mélancolie. Déjà je l'aperçois clairement. Seulement il me déplaît que je ne parle bon lanternais. — Je le parlerai

(1) Interprète. — (2) Ce nom signifie : qui a la manie des choses étrangères, et par conséquent de voyager. — (3) Allégoriquement : pays des lumières.

pour vous tous, dit Panurge, je l'entends comme ma langue maternelle :

Briszmarg d'algotbric nubstzne zos,
Isquebfz prusq : alborcz crinqs zacbac,
Misbe dilbarlkz morp nipp stancz bos,
Strombtz, Panurge walmap quost grufz bac.

Or devine, Épistémon, ce que c'est. — Ce sont, répondit Épistémon, noms de diables errants, diables passants, diables rampants! — C'est le courtisan langage lanternais, bel ami, dit Panurge. En chemin, je t'en ferai un petit dictionnaire, lequel ne durera guère plus qu'une paire de souliers neufs, tu l'auras bientôt appris. Ce que j'ai dit, traduit de lanternais en vulgaire, chante ainsi :

Tout malheur, étant amoureux,
M'accompagnait : jamais fus bien.
Gens mariés sont plus heureux :
Panurge l'est, et le sait bien.

— Il nous reste donc, dit Pantagruel, à entendre la volonté du roi mon père, et à obtenir sa permission. »

Entrant en la grande salle du château, Pantagruel trouva le bon Gargantua sortant du conseil, lui narra sommairement leurs aventures, exposa leur entreprise et le supplia de leur donner leur congé, afin qu'ils pussent la mettre en exécution. Le bon homme Gargantua tenait en ses mains deux gros paquets de requêtes répondues et mémoires de réponses; il les passa à Ulrich Gallet, son

maître des requêtes et, prenant Pantagruel à part, la face plus joyeuse que de coutume, il lui dit : « Fils très cher, il me plaît que le voyage soit entrepris par vous, mais je voudrais que pareillement il vous vînt le désir de vous marier. Il me semble que vous êtes en âge d'y songer. — Père très débonnaire, répondit Pantagruel, je n'y avais pas encore pensé ; pour toute cette affaire, je comptais sur votre bonne volonté et votre paternel commandement. Plutôt être vu raide mort à vos pieds, que, sans votre plaisir, être vu vif marié. Je n'ai jamais entendu que, par aucune loi, il fût permis aux enfants de se marier sans le consentement et la volonté de leurs pères, mères et proches parents. — Fils très cher, dit Gargantua, je vous en crois. Puis donc que vous vous en remettez à moi de votre mariage, j'y pourvoirai. Apprêtez-vous au voyage de Panurge. Prenez avec vous Épistémon, frère Jean et autres que vous choisirez. De mes trésors, usez à votre gré. Tout ce que vous ferez me plaira. En mon arsenal de Thalasse (1), prenez l'équipage que vous voudrez : les pilotes, marins, truchements que vous voudrez, et, à vent opportun, faites voile. Pendant votre absence, je vous chercherai une femme et je ferai apprêter le festin. »

Peu de jours après, Pantagruel, ayant pris congé

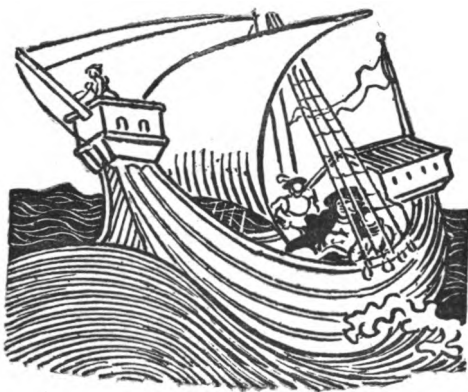
(1) Ce nom signifie : mer.

du bon Gargantua, arriva au port de Thalasse, près de Saint-Malo, accompagné de Panurge, Épistémon, frère Jean des Entommeures, abbé de Thélème, Gymnaste, Eusthénès, Rhizotome, Carpalim, et autres de la noble maison, notamment Xénomanès, le grand voyageur, qui était accouru au mandement de Panurge, parce qu'il tenait je ne sais quoi en arrière-fief de la châtellenie de Salmigondin (1). Arrivé à Thalasse, Pantagruel composa l'équipage de ses navires. Matelots, pilotes, rameurs, truchements, artisans, gens de guerre, vivres, artillerie, munitions, deniers, robes et autres hardes, il en prit autant qu'il était besoin pour un long et hasardeux voyage. Entre autres choses, je vis qu'il fit charger grande foison de son herbe *Pantagruélion*, tant verte et crue que confite et préparée. Le Pantagruélion surpasse la hauteur des arbres, quoique ce soit une herbe chaque an dépérissante et non un arbre. On le sème à la nouvelle venue des hirondelles, on le tire de terre lorsque les cigales commencent à s'enrouer. Ladite herbe est utile dans toutes les maladies et dans toutes les circonstances difficiles de la vie.

On appareilla douze nefes (2). Les couleurs des nobles voyageurs étaient blanc et claret (3). Le pilote principal, Jamet Brayer, ayant désigné la

(1) Celle de Panurge. — (2) Vaisseaux. — (3) Couleur de vin rouge.

route et dressé l'aiguille de toutes les boussoles, ils mirent à la voile de grand matin. L'avis du pilote et celui de Xénomanès aussi fut que l'oracle de la dive Bouteille était près de la Chine, en Inde supérieure, et de ne point suivre la route ordinaire des Portugais, qui font une navigation énorme, mais d'approcher le moins possible du pôle, de peur d'être retenus en la mer glaciale. Cette navigation leur vint à incroyable profit. Car sans naufrage, sans danger, sans perte de leurs gens, ils firent le voyage de l'Inde supérieure en moins de quatre mois.



CHAPITRE II

*Comment Pantagruel, en l'île de Médamothi(1),
acheta plusieurs belles choses.*



U quatrième jour, les voyageurs découvrirent une île nommée Médamothi, belle à l'œil, et plaisante à cause du grand nombre des phares et hautes tours de marbre dont tout le circuit était orné.

Pantagruel, s'enquérant qui en était dominateur, entendit que c'était le roi Philophanès(2), alors absent pour le mariage de son frère Philothéamon(3) avec l'infante du royaume des Engys(4). On descendit donc au havre et, pendant que les galériens approvisionnaient d'eau le na-

(1) Ce nom signifie : qui n'existe nulle part. — (2) Ce nom signifie : aimant à paraître. — (3) Ce nom signifie : qui aime à voir. — (4) Nom qui signifie : voisins.

vire, Pantagruel et ses compagnons firent emplette de divers tableaux et tapisseries, et aussi d'oiseaux, de poissons et d'animaux exotiques : car c'était le troisième jour des grandes foires du lieu, auxquelles annuellement se rendaient tous les plus riches et fameux marchands d'Afrique et d'Asie.

Ils achetèrent trois belles et jeunes licornes (1), un mâle, de poil alezan brûlé, et deux femelles, de poil gris pommelé, ainsi qu'un tarande (2), que leur vendit un Scythe de la contrée des Gélones (3). Le tarande est un animal grand comme un jeune taureau, portant une tête comme l'est celle d'un cerf, un peu plus grande, avec d'énormes cornes largement ramées, les pieds fourchus, le poil long comme celui d'un grand ours, la peau presque aussi dure qu'un corps de cuirasse. Et le Gélone disait qu'on en trouvait peu dans la Scythie, parce qu'il change de couleur selon la variété des lieux dans lesquels il paît et demeure. Et il représente la couleur des herbes, arbres, arbrisseaux, fleurs, rochers, généralement de toutes choses qu'il approche. Cela lui est commun avec plusieurs animaux et surtout avec le caméléon, qui est une espèce de lézard, si admirable que Démocrite (4) a fait un livre entier sur lui. Ce que tous trouvèrent

(1) Animal fabuleux, à corps de cheval, ayant une corne au milieu du front. — (2) Animal fabuleux. — (3) Tartares. — (4) Philosophe grec.

admirable en ce tarande, c'est que, non seulement sa face et sa peau, mais aussi tout son poil prenaient la couleur des choses voisines. Près de Panurge vêtu de sa toge bure, le poil lui devenait gris; près de Pantagruel, vêtu de sa mante d'écarlate, le poil et la peau lui rougissaient; près du pilote, vêtu de blanc, son poil paraissait tout blanc. Mais, quand il était en son naturel, la couleur de son poil était telle que vous voyez aux ânes de Meung.



CHAPITRE III

Comment Pantagruel reçut des lettres de son père Gargantua et de l'étrange manière d'avoir bien promptement des nouvelles des pays étrangers et lointains.



ANTAGRUEL, occupé à l'achat de ces animaux exotiques, entendit soudain, venant du môle, dix coups de fauconneau (1), accompagnés d'une grande et joyeuse acclamation de toutes les nefes.

Se tournant vers le havre, il dit que c'était une des céloces (2) de son père Gargantua, nommée la *Chélidoine*, parce que sur la poupe était sculptée une hirondelle de mer. C'est un poisson charnu, sans écailles, ayant des ailes cartilagineuses comme

(1) Pièce d'artillerie.

(2) Petit bâtiment très rapide.

celles des chauves-souris, fort longues et larges, moyennant lesquelles il peut voler l'espace d'un trait d'arc et plus. Ce vaisseau était léger comme une hirondelle, de sorte qu'il semblait plutôt voler sur la mer que voguer. A bord était Malicorne, écuyer tranchant de Gargantua, envoyé expressément par le roi, pour entendre l'état et la santé de son fils, le bon Pantagruel, et lui porter lettres de créance.

Avant d'ouvrir les lettres, Pantagruel demanda à Malicorne : « Avez-vous ici le pigeon, céleste messager ? — Oui, répondit-il, il est emmailloté dans ce panier. » C'était un pigeon pris dans le colombier de Gargantua, couvant ses œufs à l'instant où le susdit vaisseau partait. Si malheur fût advenu à Pantagruel, on lui eût attaché aux pattes des bandelettes noires ; mais, parce que tout lui était venu à bien et prospérité, on lui attacha aux pattes une bandelette de taffetas blanc, et sans plus différer, sur l'heure, on le laissa en pleine liberté dans l'air. Le pigeon s'envola promptement, fendant l'air avec une incroyable rapidité, car aucun oiseau n'a un vol comparable à celui du pigeon, quand il a œufs ou petits. En moins de deux heures, le pigeon franchit donc, par l'air, le long chemin que le vaisseau avait mis trois jours et trois nuits à accomplir, voguant à rames et à voiles, et on le vit entrer au pigeonnier dans le nid où étaient ses œufs. Alors le preux Gargantua, entendant qu'il portait

la bandelette blanche, fut rassuré quant à la santé de son fils.

Le pigeon lâché, Pantagruel lut les missives de son père Gargantua, desquelles voici la teneur : « Fils très cher, l'affection que le père porte naturellement à son fils bien-aimé est à mon endroit tellement accrue par la révérence des grâces particulières qui sont en toi que, depuis ton départ, toute autre pensée m'a quitté, me laissant au cœur cette unique peur : que votre embarquement n'ait été accompagné de quelque malheur ou quelque chagrin, car tu sais qu'au bon et sincère amour la crainte est perpétuellement attachée. Et, parce que de chaque chose le commencement est moitié du tout, j'ai, pour ôter telle anxiété de mon esprit, dépêché Malicorne, afin que par lui je sache comment se sont passés les premiers jours de ton voyage. Car, s'il est prospère et tel que je le souhaite, il me sera facile de prédire le succès du reste. J'ai obtenu quelques livres joyeux, qui te seront remis par le présent porteur. Tu les liras quand tu voudras te rafraîchir de tes meilleures études. Ledit porteur te dira plus amplement toutes les nouvelles de cette cour. Salue Panurge, frère Jean, Épistémon, Xénomanès, Gymnaste, et les autres compagnons, mes bons amis. De ta maison paternelle, ce treizième de juin.

« Ton père et ami,
« GARGANTUA. »



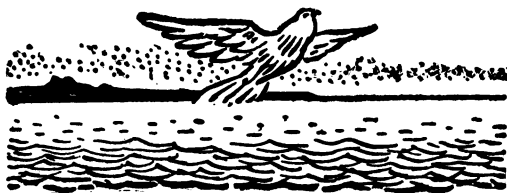
Le pigeon lâché, Pantagruel lut les missives de son père Gargantua.

Ayant lu cette lettre, Pantagruel écrivit à son père. Puis il banquetta avec l'écuyer et le chargea de présents pour lui-même et ses matelots. A Gargantua son père il envoya le tarande, couvert d'une housse de satin broché d'or, avec une belle tapisserie qu'il venait d'acheter, et les trois licornes, caparaçonnées de drap d'or frisé. Alors partirent de Médamothi, Malicorne, pour retourner vers Gangantua, Pantagruel, pour continuer sa navigation.

Au cinquième jour, nous découvrîmes un na-

vire marchand, faisant voile vers nous. Notre joie ne fut point petite, non plus que celle des marchands. Ils furent heureux d'apprendre nouvelles de terre ferme, nous d'en avoir de la mer. Nous connûmes qu'ils étaient Français saintongeais. Devisant ensemble, Pantagruel apprit qu'ils venaient du Lanternais. Nous en fûmes d'autant plus heureux et nous nous enquîmes de l'état du pays et des mœurs du peuple lanternier. Les marchands nous avisèrent que, vers la fin de juillet, était la convocation générale du chapitre des Lanternes, et que, si nous arrivions alors, comme il nous serait facile, nous verrions la belle, honorable compagnie des Lanternes, et que l'on y faisait de grands apprêts, comme si l'on y dût profondément lanterner (1).

(1) Perdre son temps à des riens.



CHAPITRE IV

*Comment Panurge marchande avec le marchand
Dindenault un de ses moutons, et fait en mer
noyer le marchand et ses moutons.*



ENDANT que nous apprenions ces nouvelles, Panurge passait son temps joyeusement avec un marchand de moutons, nommé Dindenault. Panurge le pria de lui vouloir, en grâce, vendre un de ses moutons.

Le marchand lui répondit : « Hélas ! hélas ! mon ami, notre voisin, comme vous savez bien railler les pauvres gens. Vraiment vous êtes un gentil chaland. Oh ! le vaillant acheteur de moutons ! Vraiment vous portez le minois, non pas d'un acheteur de moutons, mais bien d'un coupeur de bourses. — Patience, dit Panurge. Mais, de grâce spéciale, vendez-moi un de vos moutons. Com-

bien ? — Comment, répondit le marchand, l'entendez-vous, notre ami, mon voisin ? Ce sont moutons à grande laine. Jason y prit la toison d'or. Moutons de Levant, moutons de haute futaie, moutons de haute graisse. — Soit, dit Panurge ; mais de grâce vendez-m'en un ; bien et promptement je vous payerai en monnaie de couchant, de taillis, de basse graisse. Combien ? — Notre voisin, notre ami, répondit le marchand, écoutez ça un peu de l'autre oreille.

Panurge. — A votre commandement.

Le marchand. — Vous allez en Lanternais.

Panurge. — Voire.

Le marchand. — Voir le monde ?

Panurge. — Voire.

Le marchand. — Joyeusement.

Panurge. — Voire.

Le marchand. — Vous avez, je crois, nom Robin mouton ?

Panurge. — Il vous plaît à dire.

Le marchand. — Sans vous fâcher.

Panurge. — Je l'entends ainsi.

Le marchand. — Vous êtes, je crois, le fou du roi.

Panurge. — Voire.

Le marchand. — Ha, ha ! Vous allez voir le monde, vous êtes le fou du roi, vous avez nom Robin mouton ; voyez ce mouton-là, il a nom Robin comme vous : Robin, Robin, Robin ! Bée, bée, bée, bée ! Oh ! la belle voix !

Panurge. — Bien belle et harmonieuse.

Le marchand. — Voici un pacte qui sera conclu entre vous et moi, notre voisin et ami. Vous qui êtes Robin mouton serez en cette coupe de balance; mon Robin mouton sera dans l'autre; je gage un cent d'huîtres que, en poids, en valeur et estimation, il vous emportera haut et court.

— Patience, dit Panurge. Mais vous feriez beaucoup pour moi et pour vos enfants, si vous vouliez me le vendre. Je vous en prie, sire monsieur. — Notre ami, mon voisin, répondit le marchand, de la toison de ces moutons seront faits les fins draps de Rouen. De la peau seront faits les beaux maroquins que l'on vendra comme maroquins turcs, ou maroquins d'Espagne pour le moins. Des boyaux on fera des cordes de violon et de harpe. Que pensez-vous? — S'il vous plaît, dit Panurge, vendez-m'en un. Voici argent comptant. Combien? »

Ce disant, il montrait son escarcelle (1) pleine de pièces d'or toutes neuves.

« Mon ami, notre voisin, répondit le marchand, ce n'est viande que pour rois et princes, la chair en est si délicate et savoureuse que c'est baume. Je les amène d'un pays où les pourceaux ne mangent que des fruits, et où les truies ne se nourrissent que de fleurs d'oranger. — Mais, dit Panurge,

(1) Grande bourse pendue à la ceinture.

vendez-m'en un et je vous le payerai en roi, foi de piéton. Combien ? — Notre ami, notre voisin, dit le marchand, considérez un peu les merveilles de la nature en ces animaux que vous voyez. Prenez-moi leurs cornes et me les concassez avec un pilon de fer. Puis les enterrez en un terrain au soleil et souvent les arrosez. En peu de mois vous en verrez naître les meilleures asperges du monde.

— Patience, répondit Panurge, mais expéditions(1)! — Et quand, dit le marchand, je vous aurai, notre ami, notre voisin, dignement loué les membres internes : les épaules, les gigots, les éclanches, la poitrine, le foie, la rate, les côtelettes, la tête... — Allons, allons, dit le patron de la nef, c'est trop barguigner. Vends-lui si tu veux; si tu ne veux, ne l'amuse plus. — Je le veux, répondit le marchand, pour l'amour de vous. Mais il en payera trois livres tournois de la pièce, en choisissant. — C'est beaucoup, dit Panurge. En nos pays j'en aurais bien cinq, voire six, pour telle somme de deniers. Vous n'êtes point le premier de ma connaissance qui, trop tôt voulant riche devenir et parvenir, est au contraire tombé en pauvreté, voire même s'est cassé le cou. — Lourdaud, sot que tu es, dit le marchand, le moindre de ces moutons vaut quatre fois plus que le meilleur de ceux que jadis les Corasciens de Colchide ven-

(1) Dépêchons-nous.



Les moutons de Panurge.

daient un talent d'or la pièce. Et que penses-tu, ô sot à la grande paye, que valait un talent d'or? — Benoît monsieur, dit Panurge, vous vous échauffez, à ce que je vois et connais. Bien, tenez, voilà votre argent. »

Panurge, ayant payé le marchand, choisit de tout le troupeau un beau et grand mouton, et l'emporta bêlant et criant, et tous les autres l'écoutaient, et regardaient en bêlant où l'on menait leur compagnon. Cependant le marchand disait à ses bergers : « Il a bien su choisir ! Il s'y entend ! Vraiment, je le réservais pour le seigneur de Cancale. Car, de sa nature, il est tout joyeux quand il tient une épaule de mouton en main. »

Soudain, je ne sais comment, — le cas fut subit, je n'eus point le loisir de le considérer, — Panurge, sans rien dire, jeta en pleine mer son mouton criant et bêlant. Tous les moutons, criant et bêlant de même, commencèrent à se jeter à la mer, à sauter dedans à la file, à la suite du premier. C'était à qui le premier y sauterait après son compagnon. Il n'était pas possible de les en garder ; vous savez que le naturel du mouton est de suivre toujours le premier, quelque part qu'il aille, car c'est le plus sot et inepte animal du monde. Le marchand, tout effrayé de voir ses moutons se noyer devant ses yeux, s'efforçait de les retenir de tout son pouvoir. Mais c'était en vain. Tous à la file sautaient dans la mer et périssaient. Finalement il en prit un grand

et fort par la toison, sur le tillac du vaisseau, pensant le retenir et sauver le reste. Le mouton fut si puissant qu'il emporta dans la mer avec lui le marchand et le noya. Il en advint de même aux autres bergers; ils saisirent chacun son mouton, l'un par les cornes, un autre par la toison. Et tous furent portés pareillement dans la mer et noyés misérablement. Et Panurge les regardait se noyer et leur souhaitait de rencontrer, comme Jonas, quelque baleine qui les sauvât.

Le vaisseau débarrassé du marchand et des moutons : « Reste-t-il ici, dit Panurge, une âme moutonnière? Ce fut un bon tour. Que t'en semble, frère Jean? — Je n'ai rien trouvé mauvais, répondit frère Jean, excepté toutefois un point. Vous eussiez dû réserver le payement à la fin; l'argent vous fût demeuré en bourse. — C'est, dit Panurge, faire bien des histoires pour de l'argent; j'ai eu du passe-temps pour plus de cinquante mille francs. »



CHAPITRE V

Comment Pantagruel passa Procuration et de la manière de vivre des Chiquanous (1).



CONTINUANT notre route, le jour suivant nous passâmes à Procuration, qui est un pays tout égratigné et barbouillé. Là nous vîmes des Procul-tous (2) et Chiquanous. Ils ne nous invitèrent ni à boire, ni à manger. Seulement, en une longue multiplication de doctes révérences, ils nous dirent qu'ils étaient tous à notre disposition, pourvu que nous les payions. Ceci nous surprit fort, mais un de nos truchements raconta à Pantagruel comment ce peuple gagnait sa vie de façon bien étrange. Les Chiquanous gagnaient leur

(1) Amis de la chicane; les huissiers et les sergents.

(2) Procureurs ou avoués.

· vie à être battus. Si bien qu'en demeurant longtemps sans être battus, ils mouraient de male faim, eux, leurs femmes et leurs enfants.

« Voici, dit le truchement, comment ils font : Quand un moine, prêtre, usurier, ou avocat veut du mal à quelque gentilhomme de son pays, il envoie vers lui un de ces Chiquanous. Le Chiquanous le citera, l'outragera, l'injuriera avec impudence, si bien que le gentilhomme, s'il n'est paralytique, sera contraint de lui donner bâtonnade et coups d'épée sur la tête, ou mieux de le jeter par les créneaux et fenêtres de son château. Cela fait, voilà le Chiquanous riche pour quatre mois. Car il aura, du moine, de l'usurier ou de l'avocat, salaire bien bon, et réparation du gentilhomme, parfois même si excessive que le gentilhomme y perdra tout son avoir et courra le danger de pourrir misérablement en prison, comme s'il eût frappé le roi.

— Par la botte sacrée de saint Benoît, dit frère Jean, présentement je veux savoir s'il est vrai que les Chiquanous sont tels que les décrit notre truchement. »

Il descendit donc à terre, mit la main à son escarcelle et en tira vingt écus au soleil (1). Puis il dit à haute voix en présence d'une grande tourbe (2) du peuple chiquanourrais. « Qui veut gagner vingt écus d'or pour être battu en diable ?

(1) Écus d'or. — (2) Foule.

— Moi, moi, moi, s'écrient-ils tous. Vous nous rendrez fous de coups, monsieur, cela est sûr, mais il y a beau gain. » Et tous accouraient. C'était à qui serait le premier en date pour être si précieusement battu. De toute la troupe, frère Jean choisit un Chiquanous à museau rouge, qui portait à la main droite un gros anneau d'argent. Là-dessus, je vis que tout le peuple murmurait, et j'entendis un grand, jeune et maigre Chiquanous, habile et bon clerc, qui se plaignait, murmurant que le museau rouge leur ôtait toutes leurs pratiques et que si, dans tout le territoire, il n'y avait que trente coups de bâton à gagner, il en emboursait toujours vingt-huit et demi. Mais tous ces murmures ne procédaient que d'envie.

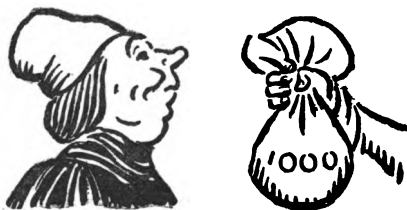
Frère Jean dauba Rouge-Museau, dos et ventre, bras et jambes, tête et tout, à grands coups de bâton, si fort que je le croyais mort assommé. Puis il lui donna les vingt écus. Et voilà mon homme debout, heureux comme un roi ou deux. Les autres disaient à frère Jean : « Monsieur frère diable, s'il vous plaît de battre encore quelques-uns pour moins d'argent, nous sommes tous à vous, monsieur le diable. Nous sommes tous à vous, sacs, papiers, plumes et tout. »

Rouge-Museau s'écria alors à haute voix : « Comment, guallefretiers (1), venez-vous sur mon mar-

(1) Calfatiers; pauvres hères.

ché? Voulez-vous séduire mes clients? Je vous cite par-devant le juge dans la huitaine, mirelari-daine (1). Je vous chicanerai en diable. » Puis se tournant vers frère Jean, à la face riante et joyeuse, il lui dit : « Monsieur, s'il vous plaît encore de vous ébattre en me battant, je me contenterai de la moitié, juste prix. Je suis tout à vous : tête, poumons, tout. » Frère Jean interrompit son propos. Les autres Chiquanous se pressaient autour de Panurge, d'Épistémon, de Gymnaste et des autres, les suppliant de les battre au moins un peu, autrement ils étaient en danger de jeûner bien longuement. Mais nul ne les voulut entendre et Pantagruel fit sonner la retraite.

(1) Refrain de chanson.



CHAPITRE VI

Comment Pantagruel passa les îles de Tohu et Bohu (1) et de l'étrange mort de Bringuénarilles, avaleur de moulins à vent.



Le même jour Pantagruel passa aux deux îles de Tohu et Bohu, auxquelles nous ne pûmes rien faire cuire, car Bringuénarilles, le grand géant, avait avalé tous les poêlons, poêles, chaudrons, coquemars, lèchefrites et marmites du pays, à défaut de moulins à vent dont à l'ordinaire il faisait sa nourriture. Il en était advenu que, peu avant le jour, à l'heure de sa digestion, il était tombé en grave maladie, par certaine crudité d'estomac. A ce que disaient les médecins, la cause en était que son estomac, apte à digérer les moulins

(1) Mots hébreux qui signifient désordre.

à vent entiers, n'avait que peu de facilité à consommer les poêles et coquemars; il avait assez bien digéré les chaudrons et les marmites.

Pour le secourir, les médecins usèrent de divers remèdes, mais le mal fut plus fort que les remèdes. Et le noble Bringuenarilles était décédé ce matin-là, d'une façon fort étrange. Le bon Bringuenarilles, hélas, mourut étranglé, en mangeant par ordonnance des médecins une motte de beurre frais, à la gueule d'un four chaud.



CHAPITRE VII

*Comment Pantagruel et ses compagnons
essuyèrent une forte tempête en mer.*



u lendemain nous rencontrâmes à tribord neuf grands vaisseaux chargés de moines, jacobins, jésuites, capucins, ermites, augustins, bernardins, cordeliers, carmes, minimes et autres religieux qui allaient au concile de Chesil pour défendre les articles de la foi contre les nouveaux hérétiques. Les voyant, Panurge entra en excès de joie, comme s'il fût assuré d'avoir toute bonne fortune pour ce jour-là et tous les suivants, pendant longtemps.

Pantagruel restait tout pensif et mélancolique. Frère Jean l'aperçut et lui demanda d'où lui venait telle fâcherie non accoutumée, quand le pilote, considérant le voltigement du drapeau sur la

poupe, et prévoyant un affreux grain, commanda que tous se tinssent prêts, tant les marins, les fadrins (1) et les mousses que nous autres voyageurs. Il fit carguer les voiles, descendre le mât d'artimon, et de toutes les antennes (2) n'en laisser que deux.

Soudain la mer commença à s'enfler et à tumultuer du bas abîme; les fortes vagues à battre le flanc de nos vaisseaux; le mistral, accompagné d'une tempête effrénée, de mortelles bourrasques, à siffler à travers nos antennes. Le ciel tonnait du haut, foudroyait, éclairait, pleuvait, grêlait; l'air perdait sa transparence, devenait opaque, ténébreux et obscurci, si bien qu'aucune autre lumière ne nous apparaissait que les éclairs. Il nous semblait voir l'antique chaos, où le feu, l'air, la mer, la terre, tous les éléments étaient en réfractaire confusion.

Panurge, ayant du contenu de son estomac bien repu les poissons, restait accroupi sur le tillac, tout affligé, tout chagriné, et à demi mort. Il invoqua tous les saints et toutes les saintes du paradis, puis s'écria en grand effroi : « Plût à Dieu que maintenant, je dis à cette heure, je fusse sur terre ferme et bien à mon aise ! Oh ! que trois fois heureux sont ceux qui plantent les choux ! O mon

(1) Officiers de galères.

(2) Vergues des voiles latines.



Panurge s'écria : « Cette vague nous emportera, mon Dieu ! »

père, que ne fîtes-vous de moi un planteur de choux ! Oh ! que petit est le nombre de ceux à qui Jupiter a accordé la faveur de planter des choux ! Car ils ont toujours un pied en terre et l'autre n'en est pas loin. Que celui qui voudra discute de félicité et de bien souverain, mais quiconque plante des choux est présentement par mon décret déclaré bienheureux.

« Ha ! pour manoir déifique et seigneurial il n'y a que le plancher des vaches ! Cette vague nous emportera, mon Dieu ! Oh ! mes amis, un peu de

vinaigre ! je sue de grand ahan (1). Hélas ! les voiles sont rompues, les vergues sont brisées, la hune du moyen mât plonge dans l'eau, tandis que la carène est exposée au soleil. Be, be, be, bous, bous, bous. Voyez à l'aiguille de votre boussole, de grâce, maître Astrophile (2), d'où nous vient cette catastrophe ? Par ma foi ! j'ai belle peur. Bou bou bou, bous, bous. C'est fait de moi. Je tremble de male rage de peur. Bou, bou, bou, bou ! Otto, to to to to ti ! Bou bou bou, ou, ou, bou bou, bous, bous ! je me noie, je me noie, je meurs. Bonnes gens, je me noie ! »

(1) D'angoisse extrême.

(2) Ce nom signifie : ami des astres.



CHAPITRE VIII

*Quelle contenance firent Panurge et frère Jean
durant la tempête.*



ANTAGRUEL, par l'avis du pilote, tenait l'arbre du gouvernail fort et ferme; frère Jean s'était mis en pourpoint pour secourir les marins, ainsi que Ponocratès, Épistémon et les autres.

Panurge restait assis sur le tillac, pleurant et se lamentant. Frère Jean, passant sur la coursie (1), l'aperçut et lui dit : « Par Dieu ! Panurge le veau, Panurge le pleurard, Panurge le criard, tu ferais beaucoup mieux de nous aider ici que de rester là pleurant comme une vache, assis sur ton derrière comme un magot. — Be be be bous, bous, répondit

(1) Passage pratiqué dans le milieu d'une galère, pour communiquer de la poupe à la proue.

Panurge, frère Jean, mon ami, mon bon père, je me noie, je me noie, mon ami, je me noie. C'en est fait de moi, mon ami. Je me noie. Ha ! mon père, mon oncle, mon tout. L'eau est entrée en mes souliers par le collet ! Bous, bous, bous, hu, hu, hu, ha, ha, ha, je me noie. Hélas ! hélas ! A cette heure je fais bien à point l'arbre fourchu (1). Ho, ho, ho, ho, hos, hélas, hélas ! Cette vague de tous les diables (non, non, je ne veux point jurer !) je dis cette vague de Dieu engloutira notre vaisseau. Ha ! frère Jean, mon père, mon ami, je veux faire ma confession ! Vous me voyez ici à genoux. *Confiteor...*

— Viens ici nous aider ! dit frère Jean, de par trente légions de diables, viens. Viendra-t-il ? — Ne jurons point, dit Panurge, à cette heure, mon ami, mon père. Demain tant que vous voudrez. Hélas ! notre navire fait eau, je me noie, hélas ! Bé be be be, bous, bous, bous. Nous sommes au fond. Hélas, hélas ! je donne dix-huit cent mille écus à qui me déposera sur terre. Hélas ! un petit mot de testament, pour le moins.

— Mille diables, dit frère Jean, sautent sur ce lâche ! Vertu de Dieu ! parles-tu de testament à cette heure où nous sommes en danger, et où il nous convient de nous évertuer ou jamais plus ?

(1) Faire l'arbre fourchu signifie : se tenir la tête en bas, les pieds en haut.

Gymnaste, par ici ! Voilà notre fanal éteint. — Hélas, hélas, dit Panurge. Ho ! bonnes gens, je me noie. C'en est fait de moi. — Magna, gna, gna ! dit frère Jean. Fi, qu'il est laid le pleurard. Mousse, garde l'escantoula (1) ! T'es-tu blessé ? Ici, attache à l'un des bitous (2). Ici, de par le diable ! Ainsi, mon enfant.

— Ha ! frère Jean, dit Panurge, mon ami, ne jurons point, vous péchez. Be, be, be, bous, bous, je meurs, mes amis. Je pardonne à tout le monde. Adieu ! Bous, bous, bouououous. Saint Michel d'Aure, saint Nicolas, je vous fais ici bon vœu et à Notre Seigneur que, si vous m'aidez dans ce danger, j'entends que vous me mettiez sur terre hors de ce danger, je vous édifierai une belle grande petite chapelle ou deux. Bous, bous, bous, bous. Hélas ! il m'en est entré dans la bouche plus de dix-huit seaux ou deux. Qu'elle est amère et salée !

— Si je t'entends encore piailler, dit frère Jean, je te jetterai au fond de la mer. Ho ! rameur, mon gentil compagnon, ainsi, mon ami. Tenez bien là-dessus. Vraiment, voici de beaux éclairs et il tonne bien. Je crois que tous les diables sont déchaînés aujourd'hui.

(1) Pompe ou escandole ; c'est-à-dire : n'abandonne pas la pompe, pompe toujours.

(2) Petites charpentes qui servent à arrêter les câbles dans les fortes manœuvres.

— Ha ! dit Panurge, vous péchez, frère Jean, mon ami. Je crois bien que jurer ainsi vous fait grand bien à la rate ; comme, à un fendeur de bois, fait grand soulagement celui qui, à chaque coup, près de lui, crie : Han ! à haute voix. Toutefois vous péchez, mon doux ami. Mais, si présentement nous mangions quelque espèce de grillade de chevreau, serions-nous en sûreté de cette tempête. — Il radote, dit frère Jean, le pauvre homme. Aidez-nous ici, tigre ! Viendra-t-il ? Ici, à bâbord. Quelle patenôtre de singe est-ce que tu marmotes là entre les dents ? Ici, fadrin, mon mignon, tiens bien, que j'y fasse un nœud grégeois. Oh ! le gentil mousse ! Ponocratès, mon frère, vous vous blessez là. Épistémon, garez-vous, j'ai vu tomber la foudre. Hissez ! C'est bien dit, hissez, hissez, hissez ! Qu'est-ce que cela, le cap (1) est en pièces. Voilà une vague qui a failli m'emporter. A bâbord ? C'est bien dit. Gare la tête ! Hé, mousse, hé ! A bâbord, bâbord !

— Bebebebous, bous, bous, dit Panurge. Je ne vois ni ciel ni terre. Hélas ! hélas ! De quatre éléments il ne nous reste ici que feu et eau. Bou-boubous, bous, bous. Plût au ciel qu'à l'heure présente je fusse chez Innocent le pâtissier, devant la cave peinte (2) à Chinon, sous peine de me

(1) Voile à l'avant du vaisseau. — (2) La cave peinte était un cabaret.

mettre en pourpoint pour cuire les petits pâtés ! Notre homme, sauriez-vous me jeter sur terre ? Vous savez tant de bien, comme l'on m'a dit. Je vous donne tout le Salmigondinois (1) si par votre industrie je trouve une fois terre ferme. Beaux amis, puisque nous ne pouvons nous trouver à bon port, mettons-nous à la rade, je ne sais où. Plongez toutes vos ancres. Soyons hors de ce danger, je vous prie. Notre ami, plongez la sonde, de grâce. Sachons la hauteur du profond. Sondez donc, notre ami ! Sachons si l'on boirait ici aisément debout sans se baisser. Je le crois.

— Uretaque (2) ! Ho ! cria le pilote. Uretaque ! Amène ! Gare la voile ! Amurez (3) ! Amurez bas ! Tends les cordages, ho !

— En sommes-nous là ? dit Pantagruel. Dieu nous soit en aide ! — Tends les cordages, ho ! s'écria Jamet Brayer, maître pilote. Tends les cordages ! Que chacun pense à son âme, n'espérant aide que par miracle des cieux.

— Majordome, dit frère Jean, apportez du meilleur vin et du plus stomacal, et buvons. — Hélas, hélas, dit Panurge, voici pis qu'auparavant. Nous allons de Charybde en Scylla. Hélas, je me noie, je veux faire deux mots de testament.

— Faire son testament, dit Épistémon, à cette

(1) Terre de Panurge ; elle lui avait été donnée par Pantagruel. —
(2, 3) Commandements de manœuvre.

heure où il nous convient, sous peine de faire naufrage, de secourir nos galériens, me semble un acte mal à propos et une sottise, telle que du charretier, lequel, sa charrette versée, à genoux implorait l'aide d'Hercule, et n'aiguillonnait ses bœufs et ne mettait la main pour soulever les roues. De quoi vous servira de faire un testament ici? Car, ou nous éviterons ce danger, ou nous serons noyés. Si nous l'évitons, le testament ne vous servira de rien, car les testaments ne sont valables que par la mort des testateurs. Si nous sommes noyés, ne le sera-t-il pas comme nous? Qui le portera aux exécuteurs?

— Quelque bonne vague, répondit Panurge, le jettera à la côte comme Ulysse, et quelque fille de roi (1) le rencontrera, puis le fera très bien exécuter et, près du rivage, me fera ériger quelque magnifique cénotaphe (2). — Es-tu fou? dit frère Jean. Aide ici, voyons, aide ici! Notre nef est-elle échouée? Dieu, comment la remorquerons-nous? jamais nous n'échapperons. »

Alors fut ouïe une piteuse exclamation de Pantagruel, disant à haute voix : « Dieu nous soit en aide! Nous périssons. — Dieu et la sainte Vierge soient avec nous! dit Panurge. Je me noie. Bebe-bous, bebe, bebe, bous, bous.

(1) Allusion à la rencontre d'Ulysse et de Nausicaa. (Voir l'*Odysée*, d'Homère.)

(2) Tombeau monumental.

— Je me donne à tous les diables, dit frère Jean (Dieu soit avec nous, marmottait Panurge entre ses dents), si je descends d'ici, je te montrerai à l'évidence que tu n'es qu'un veau. Mgnan, mgnan, mgnan ! Viens ici nous aider, grand veau pleurard. Viendras-tu, veau marin ? Fi, qu'il est laid, le pleurard ! — Vous ne dites autre chose, » répondit Panurge.



CHAPITRE IX

Fin de la tempête.



ERRE, terre, s'écria Pantagruel, je vois terre! Courage, enfants! Nous ne sommes pas loin du port. Je vois le ciel qui commence à s'éclaircir. —

Courage, enfants! dit le pilote, nous sommes de nouveau à flot. Hisse, hisse! Le câble au cabestan! Vire, vire, vire! Hisse, hisse, hisse! Pare les écoutes! Amure à bâbord! Le heaume sous le vent! Casse écoute de tribord, imbécile! Haut la barre! — Haute est, répondirent les matelots. — Taillevie, le cap au seuil! Hisse, hisse!

— C'est bien dit et avisé, criait frère Jean. Sus, sus, enfants! faites diligence. Bon. Hissez, hissez! C'est bien dit et avisé. L'orage me semble finir, Dieu soit loué! — Le môle! — C'est bien et

doctement parlé, le môle! — Hisse, hisse! — C'est bien dit. Tirez dessus, tirez!

— Ha! s'écria Épistémon, je vois le port; je vois un grand nombre de gens au havre. Je vois le feu du phare. — Hé! hé! dit le pilote, double le cap et les basses(1)! — Doublés sont, répondirent les matelots. — Nous voici au port, dit le pilote, ainsi que les nefes de convoi(2).

— C'est parler, cela, dit Panurge. Oh! le beau mot! — Courage! s'écria Pantagruel, courage, enfants! Soyons courtois. Voyez ici près toutes ces gondoles et toutes ces frégates, envoyées à notre secours par les bonnes gens de cette île voisine. Mais qui est cet Ucalégon(3) là-bas, qui ainsi crie et se déconforte? Ne tenais-je point la barre du gouvernail sûrement des mains, et plus droit que ne le feraient deux cents cordages? — C'est, répondit frère Jean, le pauvre diable de Panurge, qui a une fièvre de veau. Il tremble de peur.

— Si, dit Pantagruel, il a eu peur durant cette tempête horrible et ce périlleux ouragan, pourvu qu'au reste il se soit évertué, je ne l'en estime pas moins. Car, si craindre en toute occasion est l'indice d'un cœur grossier et lâche, de même ne point craindre, quand le cas est évidemment

(1) Voiles. — (2) Vaisseaux qui accompagnaient celui de Pantagruel. — (3) Troyen dont il est question dans l'*Illiade* et dont le nom signifie : ne donnant aucun secours.

redoutable, est signe de peu ou point de compréhension. Or, périr en mer est chose abhorrente et dénaturée. Dieu soit loué, il n'est mort personne ici. Mais vraiment voici un ménage assez mal en ordre. Il nous faudra réparer ces débris. Prenez garde de donner contre le rivage. »



CHAPITRE X

*Comment, la tempête finie, Panurge fait le bon
compagnon.*



▲! ha! s'écria Panurge, tout va bien. L'orage est passé. Je vous prie de grâce que je descende le premier. Je voudrais aller à mes affaires. Vous aiderez-vous encore là? Donnez, que j'assure cette corde. De courage j'ai beaucoup, de peur bien peu. Donnez ça, mon ami. Non, non, je n'ai pas trace de crainte. — Voile bas! — C'est bien dit! Comment, vous ne faites rien, frère Jean? Est-il bien temps de boire à cette heure? Que savons-nous s'il ne se prépare point quelque nouvel orage? Vous irai-je encore aider? Vrai, je me repens bien, mais c'est un peu tard, que je n'ai pas suivi la doctrine des bons philosophes, qui disent que se promener près de la mer et naviguer

près de la terre sont chose sûre et délectable, comme aller à pied lorsqu'on tient son cheval par la bride. Ha, ha, ha, tout va bien. Vous aiderai-je encore? Donnez ça, je ferai bien ça. »

Épistémon avait une main tout écorchée et sanglante au dedans, d'avoir en violence retenu un des cordages, et, entendant le discours de Pantagruel, il dit : « Croyez, seigneur, que de peur j'ai eu non moins que Panurge. Mais quoi? je ne me suis point épargné au secours. Mourir est de nécessité fatale, il faut subir sa destinée. Toutefois, en veillant, travaillant, s'évertuant, on l'évite souvent. Si, dans le danger, l'homme est négligent et paresseux, c'est en vain qu'il implore les dieux, ils sont irrités et indignés.

— Je me donne au diable, dit frère Jean, si le clos de Seuillé (1) n'eût été tout vendangé et détruit, si je me fusse borné à chanter des hymnes, comme le faisaient les autres moines!

— Vogue la galère, dit Panurge, tout va bien. Frère Jean ne fait rien là. Il s'appelle Jean le Fainéant, et me regarde suer et travailler pour aider à cet homme de bien, ce matelot. Ho! notre ami : deux mots, mais que je ne vous fâche point! De quelle épaisseur sont les ais de ce navire? — Ils sont, répondit le pilote, épais de deux bons doigts; n'ayez crainte. — Ainsi donc, dit Panurge,

(1) Voir *Gargantua*, chap. IX.

nous sommes continuellement à deux doigts de la mort. Ha ! notre ami, vous faites bien de mesurer continuellement le péril à l'aune. De peur je n'en ai point, quant à moi ; je m'appelle Guillaume sans Peur. J'ai du courage tant et plus. Je n'entends point courage de brebis, je dis courage de loup. Et je ne crains rien que les dangers. Vous aiderai-je encore ? Je suis affamé de bien faire et de travailler comme quatre bœufs.

— Par le froc que je porte, dit frère Jean à Panurge, veau, mon ami, durant la tempête, tu as eu peur sans cause et sans raison. Car ta destinée n'est point de périr dans l'eau. Tu seras certainement haut pendu en l'air, ou brûlé sur un bûcher. Seigneur Pantagruel, voulez-vous un bon caban contre la pluie ? Faites écorcher Panurge et couvrez-vous de sa peau. N'approchez pas du feu et ne passez point par devant les forges des maréchaux, en un moment vous vous verriez en cendres, mais exposez-vous tant que vous voudrez à la pluie, à la neige et à la grêle. Plongez-vous même au plus profond de l'eau, jamais vous ne serez pourtant mouillé. Faites-en des bottes en hiver, jamais elles ne prendront l'eau. Faites-en des nasses pour apprendre aux jeunes gens à nager ; ils apprendront sans danger. Panurge, mon ami, n'aie jamais peur de l'eau. Je t'en prie. Ta vie sera terminée par l'élément contraire.

— Voire, répondit Panurge, mais les cuisiniers

des diables rêvent quelquefois et font erreur en leur office; ils mettent souvent bouillir ce qu'on destinait à rôtir. Écoutez, mes bons amis, je proteste devant la noble compagnie que, de la chapelle vouée à monsieur saint Nicolas, j'entends que ce sera chapelle faite d'eau, et que je la jeterai au fond de l'eau. — Voilà, dit Eusthénès, le galant! Le proverbe lombard est vérifié :

« Passé le danger, on se moque des saints. »

Sur l'instant nous descendîmes au port de l'île que l'on nommait l'île des Macréons (1). Les bonnes gens du lieu nous reçurent honorablement, puis ils se mirent à réparer le navire.

La réparation leur était facile, parce que tout le peuple de l'île se composait de charpentiers.

(1) Ce nom signifie : qui vit longtemps.



CHAPITRE XI

*Comment Pantagruel descend en l'île Farouche,
manoir antique des Andouilles.*



APPROCHANT de l'île Farouche, Pantagruel aperçut une monstrueuse baleine, venant droit sur nous. Panurge, mourant de peur, commença à crier et à se lamenter plus que jamais.

« N'ayez peur, dit Pantagruel. — Vraiment, répondit Panurge, faites alors que nous soyons hors des causes de la peur. Quand voulez-vous que j'aie peur, sinon quand le danger est évident. — Si votre destinée, dit Pantagruel, est bien celle que nous exposa naguère frère Jean, vous devez avoir peur des chevaux, célèbres dans la fable, qui rendent du feu par les narines, mais vous ne devez avoir aucune peur des baleines qui ne jettent que de l'eau par les ouïes et par la gueule. — A l'autre!

dit Panurge. C'est parler mal à propos. Vertu d'un petit poisson! ne vous ai-je point assez exposé qu'il y a une grande ressemblance entre rôti et bouilli, entre bouilli et rôti? »

Pantagruel et ses compagnons percèrent le monstre d'un grand nombre de dards et de javelots et réussirent à le tuer. Puis les rameurs amenèrent la baleine liée à l'île voisine, pour la découper et en recueillir la graisse. Pantagruel, ayant déjà vu des baleines plus grandes, n'en tenait aucun compte. Il condescendit toutefois à descendre en l'île Farouche pour sécher et rafraîchir quelques-uns de ses gens, mouillés et souillés par la vilaine baleine. Ils s'arrêtèrent à un petit port désert, vers le midi, situé à côté d'un petit bois de haute futaie, duquel sortait un délicieux ruisseau d'eau douce, claire et argentine. Là, sous de belles tentes, furent dressées les cuisines, et les tables furent promptement servies.

Pantagruel, dînant avec ses gens joyeusement, aperçut soudain certaines petites Andouilles pleines de zèle monter, sans mot dire, sur un arbre élevé. « Quelles bêtes sont-ce là? » demanda-t-il à Xénomanès, pensant que ce fussent écureuils, belettes, martres ou hermines. « Ce sont des Andouilles, répondit Xénomanès. Il y a entre les Andouilles et leur malin et antique ennemi Carèmeprenant (qui habite l'île des Tapinois, devant laquelle nous passâmes ce matin sans y



Pantagruel et ses compagnons percèrent le monstre
d'un grand nombre de dards.

aborder), il y a, dis-je, entre eux guerre mortelle depuis longtemps. Les Andouilles croient sans doute que nous sommes des gens de Carême-prenant et avisent comment elles pourront se débarrasser de nous. — Bel ami, dit Pantagruel, si vous voyez que, par quelque honnête moyen, nous puissions mettre fin à cette guerre et réconcilier ces ennemis, donnez-m'en avis, je m'y emploierai de bien bon cœur. — Ce n'est pas possible pour le moment, dit Xénomanès. Passant par

ici et par Tapinois, il y a environ quatre ans, je me mis en devoir de traiter paix entre eux, mais plutôt auriez-vous les chats et les rats, les chiens et les lièvres ensemble réconciliés. »

Tandis que Xénomanès parlait encore, frère Jean aperçut vingt ou trente jeunes Andouilles de légère taille qui rentraient promptement en leur citadelle. « Il y aura ici méprise, je prévois, dit-il à Pantagruel. Ces Andouilles vous pourront, par aventure, prendre pour Carêmeprenant, quoique vous ne lui ressembliez en rien. Laissons ce repas et mettons-nous en devoir de leur résister. — Ce ne serait, dit Xénomanès, pas trop mal fait. Les Andouilles sont toujours doubles et traîtresses. »

Pantagruel se leva donc de table pour sortir du petit bois; il revint promptement et nous assura avoir, à gauche, découvert une embuscade d'Andouilles farouches, et, à droite, à une demi-lieue de distance, un gros bataillon d'autres puissantes et gigantesques Andouilles, marchant furieusement contre nous au son joyeux des fifres, des tambours, des trompettes et des clairons, des musettes et des cornemuses. Nous comptâmes soixante et dix-huit enseignes, d'où nous conclûmes qu'elles ne devaient pas être moins de quarante-deux mille. L'ordre qu'elles tenaient et leur fière marche nous faisaient croire que c'étaient là de vieilles Andouilles de guerre, et

non des friquenelles (1). Elles étaient flanquées, sur les ailes, d'un grand nombre de boudins et de saucissons à cheval, tous de belle taille.

Pantagruel réunit un conseil de guerre et leur résolution fut qu'en tout événement ils se tiendraient sur leurs gardes. « Le nom de deux de vos colonels, dit Épistémon, je parle de Riflandouille et de Tailleboudin, vous promet la victoire en ce conflit, si par fortune ces Andouilles vous voulaient outrager. » Ces deux colonels arrivant, accompagnés de leurs soudards, tous bien armés, Pantagruel leur fit un bref discours pour les engager à se montrer héroïques au combat, s'ils étaient contraints d'entreprendre la lutte, avec défense de commencer de leur côté, et il leur donna *Mardi-gras* pour mot du guet.

(1) Petites andouilles novices.



CHAPITRE XII

*Comment frère Jean se rallie avec les cuisiniers
pour combattre les Andouilles.*



Ue voudrais, dit frère Jean, que dans votre nef vous fussiez de ce conflit seulement spectateur et au reste me laissiez faire avec mes gens. — Quelles gens? demanda Pantagruel. — Les maîtres-queux de vos cuisines, répondit frère Jean. Car, pour combattre gens aussi peu estimés que les Andouilles, les cuisiniers sont certainement plus suffisants que tous les soldats du monde. — Vous pensez, dit Pantagruel, que c'est bataille culinaire et vous voulez aux cuisiniers vous rallier. Faites comme vous l'entendrez, j'attendrai l'issue ici. »

Frère Jean va de ce pas dans les tentes des cuisines et dit en toute gaieté et courtoisie aux cuisiniers : « Enfants, je veux aujourd'hui vous

voir tous en honneur et triomphe. Allons combattre ces vilaines Andouilles. Je serai votre capitaine. Courage! — Capitaine, répondirent les cuisiniers, vous dites bien, nous sommes à votre joli commandement. Sous votre conduite, nous voulons vivre et mourir. — Vivre, dit frère Jean, bien; mourir, point: c'est affaire aux Andouilles. Or donc, mettons-nous en ordre. *Nabuzardan* (1) vous sera pour mot du guet. »

Alors, au commandement de frère Jean, fut dressée la grande truie (2), laquelle était dans la nef Bourrabaquinière. C'était un magnifique engin, fait de telle sorte qu'un grand nombre d'hommes d'armes pouvaient s'y cacher. Tous les nobles cuisiniers entrèrent dans la truie. Frère Jean, avec sa grande épée, entra le dernier et ferma les portes à ressorts par dedans.

Les Andouilles approchèrent tellement de Pantagruel qu'il envoya Gymnaste entendre ce qu'elles voulaient et les assurer de son amitié. Mais un gros Cervelas, sauvage et farouche, se jeta sur le parlementaire et le voulut saisir à la gorge. « Mon ami, dit Gymnaste, tu n'y entreras qu'à taillons, ainsi entier ne pourrais-tu, » et, tirant son épée, il trancha le Cervelas en deux pièces. Ce Cervelas écervelé, les Andouilles coururent sus à Gymnaste

(1) Nom du maître cuisinier du roi Nabuchodonosor.

(2) Machine de guerre, qui pouvait receler des hommes armés. Froissard en parle dans ses chroniques.

et le terrassaient vilainement, quand Pantagruel accourut au secours avec ses gens. Alors commença le combat pêle-mêle. Riflandouille éraflait andouilles, Tailleboudin taillait boudins. Frère Jean, voyant le désarroi et le tumulte, ouvrit les portes de sa truie et sortit avec ses bons soldats, les uns portant broches de fer, les autres tenant landiers(1), poêles, chaudrons, grilles, pincettes, lèchefrites, ramons(2), marmites, mortiers, pilons; hurlant tous ensemble épouvantablement : *Nabuzardan, Nabuzardan, Nabuzardan*. Les Andouilles soudain aperçurent ce nouveau renfort, et se mirent en fuite au grand galop. Frère Jean les abattait comme mouches, ses soldats ne s'y épargnaient guère. C'était pitié. Le camp était tout couvert d'Andouilles mortes ou blessées.

Mais il advint une chose merveilleuse, vous en croirez ce que vous voudrez. Du côté du nord il arriva un grand, gras, gros, gris pourceau, ayant ailes longues et amples, comme sont les ailes d'un moulin à vent. Son plumage était rouge cramoisi comme celui du flamant. Il avait les yeux rouges et flamboyants comme une escarboucle, les oreilles vertes comme une émeraude, les dents jaunes comme une topaze, la queue longue, noire comme du marbre; les pieds blancs, diaphanes et transpa-

(1) Grands chenets de cuisine.

(2) Balais à longs manches.



Frère Jean ouvrit les portes de la truie et sortit avec ses bons soldats.

rents comme un diamant et ils étaient largement palmés comme ceux des oies. Et il avait au cou un collier d'or, autour duquel étaient quelques lettres grecques, desquelles je ne pus lire que ces mots : « pourceau Minerve enseignant. » Le temps était beau et clair. Mais à la venue de ce monstre, il tonna du côté gauche, si fort que nous restâmes tous étonnés. Les Andouilles, qui l'aperçurent soudain, jetèrent bas leurs armes et bâtons, et à terre s'agenouillèrent, levant haut leurs mains jointes, comme si elles l'adorassent. Par le commandement de Pantagruel fut sonnée la retraite. Le monstre, ayant plusieurs fois volé et revolé entre les deux armées, jeta plus de vingt-sept pipes de moutarde en terre, puis disparut, volant par l'air et criant sans cesse : « *Mardigras, mardigras !* »



CHAPITRE XIII

*Comment Pantagruel parlemente avec la reine
des Andouilles.*



Le monstre susdit ne paraissant plus, et les deux armées restant en silence, Pantagruel demanda à parlementer avec la reine des Andouilles, ce qui fut facilement accordé. La reine salua gracieusement Pantagruel ; elle lui fit ses excuses honnêtement, alléguant que l'erreur avait été commise sur un faux rapport et que ses espions lui avaient annoncé que Carêmeprenant, leur antique ennemi, était descendu en l'île Farouche. Puis elle le pria en grâce de pardonner cette offense, à la condition qu'elle et ses successeurs à jamais tiendraient de lui et de ses successeurs toute l'île à foi et hommage, et que chaque an, en reconnaissance

de cette féaulté (1), il lui serait envoyé soixante-dix-huit mille andouilles royales pour le servir six mois l'an, à l'entrée de table. Au lendemain, elle envoya le nombre susdit d'andouilles royales au bon Gargantua. Le noble Gargantua en fit présent et les envoya au grand roi de Paris. Mais, au changement d'air et aussi par faute de moutarde (baume naturel et grand restauratif des andouilles), elles moururent presque toutes et furent enterrées par monceaux en un endroit de Paris qui s'est appelé jusqu'à présent la rue Pavée-d'Andouilles (2).

Pantagruel remercia gracieusement la reine, pardonna toute l'offense, puis l'interrogea curieusement sur l'apparition du monstre susdit. Elle répondit que c'était l'image de Mardigras, leur dieu tutélaire en temps de guerre, premier fondateur de toute la race andouillique. C'est pourquoi il ressemblait à un pourceau, car les andouilles furent extraites d'un pourceau. Pantagruel demanda dans quel but il avait projeté à terre tant de moutarde. La reine répondit que la moutarde était leur baume céleste, duquel, si l'on mettait quelque peu dans les plaies des andouilles terrassées, en bien peu de temps les blessées guérissaient, les mortes ressuscitaient. Prenant congé de la reine, Pantagruel se retira en sa nef. Et tous ses compagnons firent de même, avec leurs armes et leur truie.

(1) Fidélité. — (2) Aujourd'hui, rue Séguier.

CHAPITRE XIV

Comment Pantagruel descendit en l'île de Ruach (1).



DEUX jours après nous arrivâmes à l'île de Ruach et je vous jure que je trouvai l'état et la vie du peuple étranges plus que je ne dis. Ils ne vivent que de vent. Ils ne boivent rien, ne mangent rien, sinon du vent. En fait de maisons, ils n'ont que des girouettes. En leurs jardins, ils ne sèment que des anémones (2). Pour s'alimenter, le peuple use d'éventails de plumes, de papier, de toile, selon leur faculté et puissance. Les riches vivent de moulins à vent. Quand ils font quelque festin ou banquet, on dresse

(1) Mot hébreu, qui signifie : souffle ou vent.

(2) *Anemos*, en grec, signifie : vent.



Ils ne boivent rien, ne mangent rien, sinon du vent.

les tables sous un ou deux moulins à vent. Et durant le repas, ils discutent la bonté, l'excellence, la salubrité, la rareté des vents comme en notre France on philosophe en matière de vins. Pour les malades ils usent de vents coulis, comme de coulis on nourrit les malades de notre pays.

Chaque habitant de l'île portait à sa ceinture un beau petit soufflet. Si le vent leur manquait, avec ces jolis soufflets ils en fabriquaient du tout frais.

Pantagruel loua leur police et leur manière de

vivre, et dit à leur podestat (1) Hypénémien (2) : « Je vous répute bien heureux, car votre vivre, qui est du vent, ne vous coûte rien ou bien peu : il ne faut que souffler. — Voire, répondit le podestat. Mais en cette vie mortelle, rien n'est béat de toutes parts. Souvent, quand nous sommes à table, nous alimentant de quelque bon et grand vent, quelque petite pluie survient, laquelle nous le prend et nous l'abat. Ainsi maints repas sont perdus, faute de victuailles. De plus, nous avons une calamité annuelle, bien grande et dommageable. C'est qu'un géant, nommé Bringuénarilles, qui habite en l'île de Tohu, se transporte ici annuellement, au printemps, pour prendre purgation et nous dévore un grand nombre de moulins à vent, comme pilules, et de soufflets pareillement, dont il est fort friand, ce qui nous amène une grande misère et nous en jeûnons trois ou quatre carêmes par an. — Et n'y savez-vous obvier? demanda Pantagruel. — Nous avons mis, répondit le podestat, en la saison où il a coutume de venir ici, dans les moulins force coqs et force poules. A la première fois qu'il les avala, peu s'en fallut qu'il n'en mourût. Car ils lui chantaient dans le corps et lui volaient à travers l'estomac, lui donnant des convulsions dange-

(1) Nom qu'on donnait, au moyen âge, au premier magistrat des villes du centre et du nord de l'Italie.

(2) Ce nom signifie: plein de vent.

reuses. Mais un enchanteur lui conseilla de prendre des pilules composées de lévriers et de chiens terriers. Voyez là notre malheur. — N'ayez peur désormais, gens de bien, dit Pantagruel. Ce grand Bringuenarilles, avaleur de moulins à vent, est mort, je vous l'assure. Il mourut suffoqué et étranglé, en mangeant une motte de beurre frais, à la gueule d'un four chaud, par l'ordonnance des médecins. »



CHAPITRE XV

Comment, en haute mer, Pantagruel ouït diverses paroles dégelées.



n pleine mer, nous banquetions, grignotions, devisant et faisant beaux et courts discours, quand Pantagruel se leva pour regarder à l'environ. Puis il nous dit : « Compagnons, n'entendez-vous rien ? Il me semble que j'ouïs quelques gens parlant en l'air ; je n'y vois toutefois personne. Écoutez ! »

A son commandement nous fûmes tous attentifs et à pleines oreilles nous humions l'air, comme de belles huîtres en écailles, pour entendre si voix ou son y serait épars ; et, pour n'en rien perdre, nous mettions nos mains en paume derrière les oreilles. Néanmoins nous protestions n'entendre aucune voix quelconque. Pantagruel continuait d'affirmer

ouïr diverses voix en l'air, tant d'hommes que de femmes, et à la fin nous fûmes d'avis, ou que nous les entendions pareillement, ou que les oreilles nous cornaient. Nous persévérâmes à écouter et nous discernâmes les voix, jusqu'à entendre des mots entiers; ce qui nous effraya grandement, et non sans cause, car nous ne voyions personne et nous entendions voix et sons très divers d'hommes, de femmes, d'enfants et de chevaux. Si bien que Panurge s'écria : « Ventre bleu, est-ce plaisanterie ? Nous sommes perdus. Fuyons ! Il y a embûche autour. Frère Jean, es-tu là, mon ami ? Tiens-toi près de moi, je te supplie. Écoutez ! j'entends des coups de canon. Fuyons ! Je n'ai point de courage sur mer. Ailleurs, j'en ai tant et plus. Fuyons ! Sauvons-nous. Je ne le dis point pour la peur que j'ai, car je ne crains rien hormis les dangers. Je le dis toujours. Plût à Dieu que je fusse présentement à Quinquenays(1), sous peine de ne me marier jamais. Fuyons, nous ne sommes pas pour eux. Ils sont dix contre un, je vous en assure. Ils nous tueront. Fuyons, ce ne nous sera point déshonneur. Retirons-nous pour le moins. A bâbord ! A tribord ! Au mât ! Aux voiles ! Fuyons ! »

Pantagruel, entendant l'esclandre que faisait Panurge, dit : « Qui est ce fuyard là-bas ? Voyons premièrement ce que sont ces gens. Par aventure

(1) Près de Chinon.

sont-ils des nôtres ? Encore ne vois-je personne. Cependant je vois à cent milles alentour. »

Le pilote fit réponse : « Seigneur, ne vous effrayez de rien. Ici est le confin de la mer glaciale, sur laquelle fut, au commencement de l'hiver dernier, une grosse et félonne bataille entre les Arimaspiens (1) et les Néphélibates (2). Alors gelèrent dans l'air les paroles et les cris des hommes et des femmes, le heurt des masses, le choc des armures, les hennissements des chevaux et tout autre effroi de combat. A cette heure la rigueur de l'hiver est tombée, la sérénité et la douceur du printemps arrivant, elles fondent sur nous et sont ouïes. — Tenez, tenez, dit Pantagruel, en voici qui ne sont point encore dégelées. » Alors, à pleines mains, il nous jeta sur le tillac des paroles gelées, et elles semblaient des dragées perlées de diverses couleurs. Nous y vîmes des mots rouges, des mots verts, des mots bleus, des mots noirs, des mots dorés. Étant quelque peu échauffés entre nos mains, ces mots fondaient comme neige, et nous les entendions des oreilles, mais sans les comprendre, car c'était langage barbare. Excepté un assez gros, lequel — frère Jean l'ayant échauffé entre ses mains — fit un son tel que font en éclatant les châtagnes jetées dans la braise sans avoir été enta-

(1) Hommes qui, au dire de Pline, n'avaient qu'un œil

(2) Ce nom signifie : qui chemine sur les nuées.

mées, et nous fit tous tressaillir de peur. « C'était, dit frère Jean, un coup de faucon (1) en son temps. »

Panurge pria Pantagruel de lui en donner encore. Pantagruel lui répondit que donner paroles était acte d'amoureux. « Vendez-m'en donc, dit Panurge. — Vendre paroles, répondit Pantagruel, c'est acte d'avocats. Je vous vendrais plutôt le silence et plus chèrement. »

Ce nonobstant, il en jeta sur le tillac trois ou quatre poignées. Et j'y vis des paroles bien piquantes, des paroles sanglantes, proférées au moment où la gorge avait été coupée, des paroles horribles et d'autres assez mal plaisantes à voir. Nous entendîmes des vocables barbares et le bruit d'une mêlée armée. Puis nous en entendîmes d'autres grosses, qui rendaient du son en dégelant, les unes comme tambours et fifres, les autres comme clairons et trompettes. Je voulais mettre quelques mots rouges en réserve dans de l'huile, comme l'on garde la neige et la glace, et entre de la paille bien nette. Mais Pantagruel ne le voulut point, disant que c'est folie de faire réserve de ce dont jamais l'on n'a défaut, et que toujours l'on a en main.

(1) Pièce d'artillerie.

CHAPITRE XVI

Comment Pantagruel descendit au manoir de messire Gaster, premier maître ès arts du monde.



PRÈS nous être arrêtés quelque temps à l'île des Papefigues et à celle des Papimanes, nous descendîmes en une île admirable entre toutes autres, tant à cause de sa situation que de son gouverneur. Pour commencer, elle était de tout côté scabreuse, pierreuse, montueuse, infertile, mal plaisante à l'œil, très difficile aux pieds, et peu moins inaccessible que les monts du Dauphiné. Surmontant la difficulté de l'entrée, à bien grande peine et non sans suer, nous trouvâmes le dessus du mont si fertile, salubre et délicieux que je pensais que ce fût le vrai jardin et paradis terrestre.

Le gouverneur de cette île était messire Gaster (1), premier maître ès arts de ce monde. Si vous croyez que le feu soit le grand maître des arts, vous faites erreur. Si vous croyez que Mercure soit le premier inventeur des arts, vous vous fourvoyez grandement. La sentence du satirique (2) est vraie, qui dit que messire Gaster est de tous les arts le maître. Avec lui pacifiquement résidait la bonne dame Pénie (3), autrement dite Souffreté (3), mère des neuf Muses. A ce roi, force nous fut de faire révérence et de jurer obéissance, car il est impérieux, rigoureux, dur, difficile, inflexible. A lui on ne peut rien faire croire, ni remonter, ni persuader. Il n'entend point. Il n'a pas d'oreilles. Il ne parle que par signes. Mais tout le monde obéit plus promptement à ses signes qu'aux mandements des rois. Il n'admet aucun délai à ses sommations. Au mandement de messire Gaster tout le ciel tremble, toute la terre branle. Son mandement est nommé : faire le faut sans délai, ou mourir.

Pour le servir, tout le monde est empêché, tout le monde travaille. Aussi, en récompense, il fait ce bien au monde qu'il lui invente tous les arts, toutes les machines, tous les métiers. Même aux animaux, il apprend les arts déniés par la nature.

(1) Gaster signifie : estomac.

(2) Du poète satirique latin, *Perse*.

(3) Ces noms signifient : pauvreté, besoin.

Il rend poètes les corbeaux, les geais, les perroquets, les étourneaux; il fait poétesses les pies et leur apprend à proférer, parler, chanter le langage humain. Et tout pour le ventre.

Il domestique et apprivoise les aigles, gerfauts, faucons, éperviers et autres oiseaux sauvages, de telle façon qu'il les tient planant, volant, errant, lui faisant la cour au-dessus des nues, puis soudain les fait du ciel fondre sur la terre. Et tout pour le ventre.

Les éléphants, les lions, les rhinocéros, les ours, les chevaux, les chiens, il fait danser, voltiger, combattre, nager, se cacher, apporter ce qu'il veut, prendre ce qu'il veut. Et tout pour le ventre.

Il fait sortir du bas abîme les poissons, tant de mer que d'eau douce, jette les loups hors des bois, les ours hors des rochers, les renards hors des tanières, lance les serpents hors de la terre en grand nombre. Et tout pour le ventre.

Il est si énorme qu'en sa rage il mange tout, bêtes et gens. Et tout pour le ventre.

Quand Pénie, sa régente, se met en voyage, partout où elle va, les parlements sont clos, les édits muets, les ordonnances vaines. Elle n'est sujette à aucune loi, elle est exempte de toutes. Chacun la fuit en tous endroits, s'exposant plutôt à être naufragé en mer, élisant plutôt de passer par feu, par monts, par gouffres, que de se laisser appréhender par elle.

CHAPITRE XVII

Des Engastrimythes (1), des Gastrolâtres (2) et de la ridicule statue appelée Manduce (3).



LA cour de messire Gaster, Pantagruel aperçut deux sortes de gens importuns et officieux, qu'il eut en grande abomination. Les uns étaient nommés Engastrimythes, les autres Gastrolâtres. Les premiers parlaient du ventre ; c'étaient devins, enchanteurs et abuseurs du simple peuple. Ils répondaient à toutes les questions sur le présent ou l'avenir. Mais des choses à venir ils mentaient toujours, jamais ils ne disaient la vérité. Les Gastrolâtres se tenaient serrés par troupes et par bandes, joyeux, mignards, les uns douillets, les

(1) Ventriloques. — (2) Ce nom signifie : adorateurs du ventre. — (3) Effigie que les anciens portaient en pompe pour faire peur et pour faire rire. Manduce signifie : appétit.

autres graves, tristes, sévères, rechignés, tous oisifs, ne faisant rien, ne travaillant point, poids et charge inutile de la terre, craignant (selon qu'on pouvait juger) d'offenser et amaigrir le ventre. Au reste, masqués, déguisés et vêtus si étrangement que c'était belle chose. Ils tenaient tous Gaster pour leur grand dieu, l'adoraient comme dieu, lui sacrifiaient comme à leur dieu omnipotent, ne reconnaissaient autre dieu que lui, le servaient, l'aimaient par-dessus toutes choses, l'honoraient comme leur dieu.

Considérant, comme tout étonnés, le minois et les gestes de ces poltrons à grande gueule, nous entendîmes le son d'une puissante cloche, auquel tous se rangèrent comme en ordre de bataille, chacun à son office, degré et antiquité. Ils vinrent ainsi devers messire Gaster, suivant un gros, jeune, puissant ventru, qui, sur un long bâton bien doré, portait une statue de bois, mal taillée et lourdement peinte. A Lyon, au carnaval, on l'appelle *Mâchecroûte*; ils la nommaient *Manduce*. C'était une effigie monstrueuse, ridicule, hideuse et terrible aux petits enfants, ayant les yeux plus grands que le ventre, et la tête plus grosse que tout le reste du corps, avec de larges, amples et horribles mâchoires bien pourvues de dents, lesquelles, au moyen d'une petite corde cachée dans le bâton doré, on faisait cliqueter l'une contre l'autre de façon terrifiante.



C'était une effigie monstrueuse, avec de larges, amples
et horribles mâchoires.

M'approchant des Gastrolâtres, je vis qu'ils
étaient suivis d'un grand nombre de gros valets
chargés de corbeilles, de paniers, de poches, de
pots et de marmites. Sous la conduite de Manduce,
chantant je ne sais quels dithyrambes (1), ils offri-
rent à leur dieu, ouvrant leurs corbeilles et mar-
mites :

Pain blanc,
Pain mollet,

(1) Poèmes qui respirent l'enthousiasme.

Pain bourgeois,
Longes de veau rôties, froides, sinapisées (1) de
poudre de gingembre,
Couscous,
Fricassées (neuf espèces),
Grasses soupes de prime,
Hoche-pot (2),
Soupes de laurier,
Choux-pommes à la moelle de bœuf,
Salmigondis.

Et avec tout cela des vins divers, froids comme
la glace, servis et offerts dans de grandes tasses
d'argent. Puis ils offrirent :

Andouilles caparaçonnées de moutarde fine,
Saucisses,
Langues de bœuf fumées,
Viandes salées,
Échinées (3) aux pois,
Cervelas,
Saucissons,
Jambons,
Hures de sanglier,
Venaison salée aux navets,
Hâtreaux (4),
Fricandeaux,
Boudins,

(1) Saupoudrées. — (2) Mélange de plusieurs viandes, cuites ensemble. — (3) Chair de porc, levée sur l'échine. — (4) Foies de volailles, coupés par rouelles, qu'on enfilait sur des brochettes.

Olives.

Le tout associé constamment à des breuvages.

Puis, ils lui enfournèrent dans la gueule :

Éclanches (1) à l'aillade,
Pâtés à la sauce chaude,
Côtelettes de porc à l'oignonnade,
Chapons rôtis,
Petits chevreaux,
Biches, daims,
Lièvres, levrauts,
Perdrix, perdreaux,
Paons, paonneaux,
Poitrines de veau,
Poules bouillies,
Ortolans,
Coqs, poules et poulets d'Inde (2),
Faisans, faisandeaux,
Merles,
Poules d'eau,
Outardes,
Becs-figues,
Poules de Guinée,
Pluviers,
Oies, oisons,
Cigognes, cigogneaux,
Canards,

(1) Épaules.

(2) Dindons, dindes, dindonneaux

Aigrettes (1),
Sarcelles,
Plongeurs,
Butors,
Courlis,
Gélinottes des bois,
Épaules de mouton aux câpres,
Cygnes,
Bécasses, bécassines,
Lapins, lapereaux,
Pigeons, pigeonneaux,
Hérons, héronneaux,
Foulques aux poireaux,
Cailles, cailleteaux,
Grues,
Cormorans,
Francolins,
Tourterelles,
Lapins sauvages,
Porcs-épics,
Canards sauvages,
Grives.
Renfort de vins parmi. Puis grands pâtés :
De venaison,
D'alouettes,
De loirs,
De bouquetins,

(1) Petits hérons.

De chevreuils,
De pigeons,
De chamois,
De chapons,
De lardons.
Pieds de porc au saindoux,
Croûtes de pâté fricassées,
Fromages,
Pêches de Corbeil,
Artichauts,
Gâteaux feuilletés,
Jonchées (1),
Beignets,
Tourtes de seize façons,
Gaufres,
Crêpes,
Pâtés de coings,
Lait caillé,
Neige de crèmes,
Fruits confits,
Gelée,
Hypocras (2) rouge et vermeil,
Pâtisseries, macarons,
Tartes de vingt sortes,
Confitures sèches et liquides, soixante-dix-huit
espèces,

(1) Crème sucrée, parfumée d'eau de rose, et qu'on servait probablement sur des joncs.

(2) Boisson faite avec du vin sucré.

Dragées de cent couleurs,
Métiers (1) au sucre fin.
Les vins terminaient le repas.

Voyant cette racaille de sacrificateurs et la multiplicité de leurs sacrifices, Pantagruel se fâcha, et fût descendu, si Épistémon ne l'eût prié de voir l'issue de cette farce. « Et que sacrifient, dit-il, ces marauds à leur dieu ventripotent, les jours maigres ?

— Je vous le dirai, répondit le pilote. Ils lui offrent du caviar, du beurre frais, de la purée de pois, des épinards, des harengs, des sardines, des anchois, des choux à l'huile, des fèves, des salades de cent diversités, du saumon salé, des anguillettes salées, du thon, des huîtres en écailles, des lamproies, des barbeaux, des raies, des esturgeons, des maquereaux, des truites, des poulpes, des limandes, des carrelets, des goujons, des barbues, des plies, des huîtres frites, des langoustes, des éperlans, des brochets, des carpes, des turbots, des dauphins, des baleines, des oursins, des écrevisses, des palourdes, des congres, des soles, des moules, des homards, des crevettes, des ablettes, des tanches, des merluches, des dorades, des seiches, des perches, des loches, des crabes, des escargots, des grenouilles, du stockfisch ; des œufs frits, perdus, suffoqués, étuvés, traînés par les cendres, jetés par la che-

(1) Menues pâtisseries.

minée, barbouillés, goudronnés; des ombres, des aloses, des murènes, des merlans, d'autres poissons en quantité. Sur la fin du repas, ils lui offrent du riz, du mil, du gruau, du beurre d'amandes, de la neige de beurre, des pistaches, des figues, des raisins, des pruneaux, des dattes, de la fromentée (1), des noix, des noisettes, des artichauts. »

Les Gastrolâtres servaient précieusement et en abondance leur dieu Gaster. Et, malgré cela, Gaster confessait être, non un dieu, mais une créature pauvre, vile et chétive.

(1) Bouillie de farine de froment.



CHAPITRE XVIII

Comment Gaster inventa les moyens d'avoir et de conserver le grain.



es Gastrolâtres partis, Pantagruel fut attentif à l'étude de Gaster, le noble maître des arts. Vous savez que la nature lui a adjugé pour aliment le pain avec ses apanages, en y adjoignant cette bénédiction du ciel que, pour trouver et garder son pain, rien ne lui manquerait. Aussi, dès le commencement, Gaster inventa l'agriculture pour cultiver la terre, afin qu'elle produisît du grain. Il inventa l'art militaire et les armes pour défendre le grain. Il inventa la médecine et l'astrologie, avec les mathématiques nécessaires pour mettre le grain en sûreté et le garder pendant plusieurs siècles hors des calamités de l'air, du dégât des bêtes brutes, des larcins des brigands. Il inventa les

moulins à eau, à vent, à bras, à mille autres engins, pour moudre le grain et le réduire en farine, le levain pour fermenter la pâte, le sel pour lui donner saveur, le feu pour le cuire, les horloges et les cadrans pour entendre le temps de la cuisson du pain.

Étant advenu que le grain manquait dans un pays, il inventa l'art et le moyen de le tirer d'un autre. Il inventa chariots et charrettes pour l'en tirer plus commodément. Lorsque la mer ou les rivières empêchèrent la traite, il inventa les bateaux, galères et navires, pour traverser la mer, naviguer sur les fleuves et les rivières, et aller chercher le grain chez des nations barbares, inconnues et lointaines. Étant advenu que, certaines années, il n'y eut pas de pluie à propos et en saison, par défaut de laquelle le grain resta en terre mort et perdu; certaines années la pluie fut excessive et noya le grain; certaines autres années la grêle le gâta, les vents l'égrenèrent, la tempête le renversa; étant advenu toutes ces calamités, Gaster avait inventé, déjà avant notre venue, l'art et le moyen d'évoquer la pluie des cieux, de suspendre et arrêter la pluie en l'air et la faire tomber sur la mer, d'anéantir la grêle, de supprimer les vents, de détourner la tempête.

Autre infortune est advenue. Les pillards et les brigands dérobaient le grain et le pain. Gaster inventa donc l'art de bâtir des villes, des forte-

resses et des châteaux pour le conserver en sûreté. Il advint que, ne trouvant plus de grain dans les champs, il apprit qu'il était conservé dans les villes, les châteaux et les forteresses. Il inventa donc l'art et le moyen de démolir forteresses et châteaux par des machines de guerre : des béliers, des balistes, des catapultes. Et quand, à cause de la maligne subtilité et de la subtile malignité des fortificateurs, ces engins n'ont plus profité, il a inventé — ceci tout récemment — les canons, les serpentes, les coulevrines, les bombardes, jetant boulets de fer, de bronze, qui pèsent plus que grosses enclumes, et qui sont lancés au moyen d'une poudre horrible, de laquelle la nature même s'est ébahie, se déclarant vaincue par l'art. Car la poudre à canon est plus terrible, plus épouvantable, plus diabolique que l'orage; elle meurtrit, casse, rompt et tue plus de gens, étonne plus les sens humains; un coup de basilic(1) démolit plus de murailles que ne feraient cent coups de foudre.

(1) Sorte de canon.



CHAPITRE XIX

Comment les voyageurs passèrent devant l'île de Chaneph (1).



u jour subséquent, poursuivant notre route, nous arrivâmes près de l'île de Chaneph, à laquelle nous ne pûmes aborder, parce que le vent nous faillit et que nous eûmes le calme plat. Nous virions sur place, changeant de tribord en bâbord et de bâbord en tribord, quoiqu'on eût adjoint aux voiles les bonnettes (2). Et nous étions tous pensifs, matagrabilisés (3), mornes et fâchés, sans mot dire les uns aux autres. Pantagruel, tenant en main un livre grec, sommeillait sur un banc au bout des écouteilles. C'était sa coutume, car il

(1) Ce nom, en hébreu, signifie : hypocrisie.

(2) Petites voiles supplémentaires, pour activer la marche.

(3) Mot burlesque signifiant : qui s'ennuie et ennue les autres.

dormait mieux par livre que par cœur. Épistémon calculait, d'après son astrolabe (1), à quelle élévation était le pôle par rapport à nous. Frère Jean s'était transporté à la cuisine et considérait, d'après l'ascendant (2) des broches et l'horoscope (3) des fricassées, quelle heure il pouvait être.

Panurge, un tuyau de pantagruélien entre les lèvres, faisait des bulles et des gargouillements. Gymnaste appointait des cure-dents de lentisque. Ponocratès, rêvant, rêvait et, avec un doigt, se gratait la tête. Carpalim, d'une coquille de noix, faisait un beau petit moulinet, joyeux et harmonieux, à ailes de quatre belles petites bûchettes d'aune. Rhizotome, d'une écaille de tortue, composait une escarcelle. Xénomanès rapetassait une vieille lanterne. Notre pilote tirait les vers du nez à ses matelots, quand frère Jean, revenant de la cabane, aperçut que Pantagruel était réveillé. Rompant donc ce silence tant obstiné, il demanda à haute voix une manière de passer le temps lors d'un calme plat sur mer. Panurge seconda frère Jean, en demandant soudain un remède contre la fâcherie. Gymnaste tierça gaiement et demanda un remède contre l'éblouissement des yeux. Ponocratès, s'étant un peu frotté le front et secoué les oreilles, demanda la manière de ne point dormir comme un chien.

(1) Instrument pour mesurer la position des astres.

(2, 3) Termes d'astrologie.

Levant la tête, Rhizotome bâilla profondément, si bien que, par naturelle sympathie, il excita tous ses compagnons à bâiller pareillement et il demanda un remède contre les bâillements. Xénomanès demanda la manière d'équilibrer et de balancer la cornemuse (1) de l'estomac, de sorte qu'elle ne penchât pas plus d'un côté que de l'autre. Carpalim, jouant avec son moulinet, demanda quels sont les symptômes naturels de la faim. Eusthénès, entendant le bruit, accourut sur le tillac et, dès le cabestan, s'écria, demandant pourquoi la salive de l'homme à jeun est dangereuse à tous les serpents et animaux venimeux.

« Amis, répondit Pantagruel, à toutes vos questions il n'y a qu'une réponse, qui vous sera promptement exposée, non par longs discours : l'estomac affamé n'a point d'oreilles, il n'ouït goutte. Mais vous serez satisfaits par signes, gestes et effets. »

Alors les officiers de bouche dressèrent les tables et les buffets, les couvrirent de nappes odorantes, d'assiettes, de serviettes, de salières. Puis ils apportèrent les vins et les mets.

Sur le fruit, Pantagruel demanda : « Avisez, amis, si vos doutes sont pleinement résolus. — Je ne bâille plus, Dieu merci, dit Rhizotome. — Je ne dors plus comme un chien, dit Ponocratès. — Je n'ai plus les yeux éblouis, répondit Gym-

(1) Dans cette phrase, cornemuse signifie : sac.

naste. — Je ne suis plus à jeun, dit Eusthénès. — Maintenant, dit Xénomanès, mon estomac ne penche pas plus d'un côté que de l'autre, car je l'ai bien lesté. — Je ne suis plus fâché, dit Panurge, je suis gai comme un perroquet. Mais vous ne répondez pas à la question de frère Jean, qui a demandé une manière de passer le temps. — Une manière de passer le temps ! dit Pantagruel. Il me semble que nous l'avons passé à souhait. Quels gens habitent cette belle île là-bas ? — Tous sont, répondit Xénomanès, hypocrites, chattemites et ermites, qui vivent d'aumône ; et les femmes sont hypocritesses, chattemitesses et ermitesses. Et il y a abondance de petits hypocritillons, chattemitillons et ermitillons. — Je n'y vais point, dit Panurge. »

Pantagruel envoya son aumône aux insulaires par Gymnaste, dans l'esquif : soixante-dix-huit mille beaux petits demi-écus.



CHAPITRE XX

Comment, près de l'île Ganabin (1), au commandement de Pantagruel, les Muses furent saluées.



Le vent s'étant levé, le navire se mit à avancer rapidement. Bientôt Pantagruel découvrit au loin une terre montueuse, laquelle il montra à Xénomanès et lui demanda : « Voyez-vous là devant, à bâbord, ce haut rocher à deux croupes ? — Très bien, répondit Xénomanès. C'est l'île de Ganabin. Y voulez-vous descendre ? — Non, dit Pantagruel. — Vous faites bien, dit Xénomanès. Il ne s'y trouve aucune chose digne d'être vue. Les habitants sont tous voleurs et larrons. Toutefois, vers la croupe de droite, se trouve la plus belle fontaine du monde, et autour une

(1) Ce nom, en hébreu, signifie : larrons.

bien grande forêt. Vos rameurs pourront s'y approvisionner d'eau et de bois. — C'est, dit Panurge, bien et doctement parlé. Ha, da, da ! Ne descendons jamais en terre des voleurs et larrons. Je vous assure que cette terre est telle que j'ai vu autrefois les îles de Sercq et Herm, entre la Bretagne et l'Angleterre, îles de forbans, de larrons, de brigands, de meurtriers. Ne descendons point ici, je vous en prie. Croyez, sinon moi, au moins le conseil de ce bon et sage Xénomane. Ils sont pires que les Cannibales, ils nous mangeraient tout vifs. N'y descendez pas, de grâce. Écoutez ! Par Dieu, j'y entends le tocsin horrible. Ou bien les oreilles me cornent. Han ! Passons outre ! — Descendez-y, dit frère Jean, descendez-y. Allons, allons, allons toujours. Allons ! Nous les mettrons tous à sac. Descendons.

— Ce moine enragé, dit Panurge, est audacieux comme tous les diables et ne se soucie point des autres. — Va, poltron, répondit frère Jean ; va te faire anatomiser (1) la cervelle, pour voir ce qu'elle contient. Ce diable de fou est si lâche et si méchant qu'il meurt à toutes heures de male rage de peur. Si tu as peur, n'y descends pas ; reste ici avec le bagage. »

A ces mots Panurge disparut du milieu de la société, et se cacha dans la soute, parmi les croûtes

(1) Disséquer.

et les miettes de pain. « Je sens, dit Pantagruel, en mon âme une répulsion urgente, comme si une voix fût ouïe de loin, laquelle me dit que nous n'y devons point descendre. Toutes les fois que j'ai écouté cette voix, je me suis trouvé en bonheur ; je ne m'en suis jamais repenti.

— Écoutez donc, dit frère Jean, pendant que les rameurs nous approvisionnent d'eau douce, Panurge là-bas contrefait le loup en paille. Voulez-vous bien rire ? Faites mettre le feu en ce basilic que vous voyez là, près du gaillard d'avant. Ce sera pour saluer les Muses de ce mont Antiparnasse. Aussi bien la poudre se gâte-t-elle dedans. — C'est bien dit, répondit Pantagruel, faites-moi venir le maître bombardier (1). »

Le bombardier accourut promptement. Pantagruel lui commanda de mettre feu aux poudres et de recharger le basilic de poudre fraîche. Ce qui fut fait sur l'instant. Les bombardiers des autres nef s du convoi, au premier déchargement du basilic qui était dans la nef de Pantagruel, mirent pareillement le feu à l'une de leurs grosses pièces chargées. Croyez qu'il y eut beau tintamarre.

Panurge sortit de la soute en chemise, ayant seulement un demi bas-de-chausses en jambe, sa barbe toute mouchetée de miettes de pain, et tenant à la main un grand chat attaché à l'autre

(1) Canonnier.

demi bas-de-chausses. Remuant les lèvres, comme un singe qui cherche ses poux, tremblant et claquant des dents, il se traîna vers frère Jean, lequel était assis sur le porte-haubans de tribord, et le pria dévotement d'avoir compassion de lui, et de le tenir à l'abri de son épée. Car il avait vu, jurait-il, tous les diables déchaînés. Pantagruel, voyant Panurge ainsi ému, transi, tremblant et égratigné des griffes du chat Rodilardus (1), ne put se contenir de rire et lui dit : « Que voulez-vous faire de ce chat ? — De ce chat ! dit Panurge. Je pensais que ce fût un diableteau à poil follet que j'avais happé en tapinois, en me servant de mon bas-de-chausses comme de mitaines. Au diable soit-il ! Il m'a déchiqueté la peau en barbe d'écrevisse. » Ce disant il jeta bas son chat.

(1) Ce nom signifie : ronge-lard.



CHAPITRE XXI

*Comment Pantagruel arriva à l'île Sonnante et
du bruit que nous entendîmes.*



CONTINUANT notre route, nous naviguâmes trois jours, sans rien découvrir; au quatrième nous aperçûmes une terre, et notre pilote nous apprit que c'était l'île Sonnante. Nous entendîmes un bruit venant de loin, fréquent et tumultueux, et il nous semblait, à l'entendre, que c'étaient de grosses cloches, de petites cloches et des moyennes sonnantes ensemble, comme il arrive à Paris, à Tours, à Nantes et ailleurs, aux jours de grandes fêtes. Plus nous approchions, plus nous entendions cette sonnerie renforcée. « Je suppose, dit Pantagruel, qu'un essaim d'abeilles a commencé à prendre son vol en l'air et que, pour les rappeler, le voisinage fait ce brimbalement de

poêles, chaudrons, bassins et cymbales. Entendons. »

Approchant davantage, nous crûmes entendre, entre la perpétuelle sonnerie des cloches, le chant infatigable des hommes résidant là. C'est pourquoi Pantagruel fut d'opinion que, avant d'aborder à l'île Sonnante, nous descendissions avec notre esquif sur un petit roc, auprès duquel nous reconnaissons un ermitage et un petit jardinet. Là nous trouvâmes un petit bonhomme ermite, lequel nous donna pleine instruction de la sonnerie et nous festoya d'une étrange façon. Il nous fit jeûner quatre jours consécutifs, affirmant qu'à l'île Sonnante nous ne serions point reçus autrement, parce que c'était alors le jeûne des Quatre-Temps. Ce jeûne fut terrible et bien épouvantable, car le premier jour nous jeûnâmes à bâtons rompus, le second à épées rabattues, le troisième à fer émoulu, le quatrième à feu et à sang. Telle était l'ordonnance des fées.

Notre jeûne parachevé, l'ermite nous donna une lettre adressée à un qu'il nommait Albian Camar, maître *Æditue* (1) de l'île Sonnante. C'était un petit bonhomme vieux, chauve, à museau bien enluminé et à face cramoisie. Sur la recommandation de l'ermite, il nous fit très bon accueil, et nous exposa les singularités de l'île, affirmant

(1) Sacristain.



Æditue sonna une cloche six coups seulement, et monagaux d'accourir, et monagaux de chanter.

qu'elle avait premièrement été habitée par les Siticines (1) ; mais par ordre de la nature (comme toutes choses varient) ils étaient devenus oiseaux et vivaient en cages.

Les cages étaient grandes, riches, somptueuses et faites par merveilleuse architecture. Les oiseaux étaient grands, beaux et ressemblaient aux hommes de ma patrie. Ils buvaient et mangeaient

(1) Chanteurs et joueurs d'instruments sur les tombeaux des morts.

comme des hommes, dormaient et digéraient comme des hommes. Toutefois, nous dit maître Æditue, ils ne l'étaient point. Leur plumage nous mit en rêverie. Quelques-uns l'avaient tout blanc, d'autres tout noir, d'autres mi-parti de blanc et noir, d'autres tout rouge, d'autres parti de blanc et de bleu. C'était belle chose de les voir. On les appelait monagaux, évêgaux et cardingaux.

Nous demandâmes à Æditue ce qui poussait ces oiseaux à chanter ainsi sans cesse. Il nous répondit que c'étaient les cloches qui pendaient au-dessus de leurs cages. Puis il nous dit : « Voulez-vous que présentement j'en fasse chanter ? — De grâce, » répondîmes-nous.

Alors il sonna une cloche six coups seulement, et monagaux d'accourir, et monagaux de chanter. « Et si, dit Panurge, je sonnais cette cloche, ferais-je pareillement chanter ceux-ci, qui ont le plumage couleur de hareng saur ? — Pareillement, » répondit Æditue.

Panurge sonna, et promptement accoururent ces oiseaux enfumés et ils chantaient ensemble, mais ils avaient la voix rauque et déplaisante. Aussi Æditue nous expliqua qu'ils ne vivaient que de poisson, comme les hérons et les cormorans.

« Mais, dit Panurge, d'où vous viennent donc tous ces oiseaux ? — Ils sont, dit Æditue, tous oiseaux de passage, et nous viennent de l'autre

monde, les uns d'une contrée grande à merveille, laquelle on nomme Joursanspain ; les autres d'une autre contrée vers le Ponant, laquelle on nomme Tropditieux (1). De ces deux contrées, tous les ans, ces oiseaux nous viennent ici, laissant pères et mères, amis et parents.

(1) Ce nom signifie : il y en a trop.



CHAPITRE XXII

Comment les oiseaux de l'île Sonnante sont alimentés.



ÆDITUE nous festoya magnifiquement et notre séjour sur l'île Sonnante fut fort agréable. Après les premiers régal, frère Jean demanda à Æditue : « En cette île vous n'avez que cages habitées par des oiseaux. Ils ne labourent ni ne cultivent la terre. Toute leur occupation est de se réjouir, gazouiller et chanter. De quel pays vous vient cette abondance de biens ? — De tout l'autre monde, répondit Æditue, excepté quelques pays des contrées aquilonnaires (1), lesquels depuis quelques années ont tellement retourné leur terre qu'ils ne nous envoient plus rien. — Chou, dit

(1) Du nord.

frère Jean, ils s'en repentiront, dondaine, ils s'en repentiront, dondon. — Mais de quel pays êtes-vous? demanda *Æditue*. — De Touraine, répondit Panurge. — Vraiment, dit *Æditue*, vous êtes d'un bon pays. De Touraine nous viennent annuellement tant et tant de dons, qu'il nous fut dît un jour, par gens de là-bas passant ici, que le duc de Touraine n'a point de tout son revenu de quoi manger son souï de lard, à cause des largesses excessives que firent ses prédécesseurs à nos oiseaux. »

Ayant bien bu et mangé, nous fûmes conduits par *Æditue* en une chambre bien garnie, bien tapissée et toute dorée. Il nous fit apporter là des fruits, du gingembre confit vert, force hypocras et vin délicieux, et il nous invita, par ces antidotes, à mettre en oubli les fatigues dont nous avions pâti sur la mer. Il fit aussi porter vivres en abondance à nos navires qui arrivaient au port. Ainsi nous reposâmes là cette nuit, mais je ne pus dormir, à cause du sempiternel brimbalement des cloches.

A minuit *Æditue* nous éveilla pour boire, disant : « Vous autres de l'autre monde, vous dites que l'ignorance est mère de tous les maux et vous dites vrai, toutefois vous ne la bannissez guère de vos entendements; vous vivez en elle, avec elle, par elle. C'est pourquoi tant de maux fondent sur vous de jour en jour. L'ignorance présentement

vous tient ici liés au lit. Vous n'entendez point que votre devoir serait d'épargner votre sommeil et de ne point épargner les biens de cette fameuse île. Vous devriez avoir fait déjà trois repas ; pour manger les vivres de l'île Sonnante, il faut se lever bien matin : les mangeant, ils multiplient ; les épargnant, ils vont en diminution. Fauchez le pré en sa saison, l'herbe y reviendra plus drue ; ne le fauchez point, en peu d'années il ne sera tapissé que de mousse. Buvons, amis, buvons tous ! »

Au point du jour, *Æditue* pareillement nous éveilla pour manger soupes succulentes. Depuis, nous ne fîmes qu'un repas, lequel dura tout le jour, et nous ne savions si c'était dîner ou souper, goûter ou réveillon.

Le troisième jour continua en mêmes festins que les précédents. Au soir, *Æditue* nous donna notre congé et nous souhaita de mener à bonne fin notre entreprise.



CHAPITRE XXIII

Comment nous descendîmes à l'île des Ferrements (1) et à l'île de Cassade (2).



N moins de deux jours nous arrivâmes à l'île des Ferrements, déserte et de nul habitée; et nous vîmes un grand nombre d'arbres, portant pioches, serfouettes, faucilles, bèches, truelles, cognées, serpes, scies, ciseaux, tenailles, pelles et vilebrequins. D'autres portaient dagues, poignards, épées, cimenterres et couteaux.

Quiconque voulait en avoir ne devait que secouer l'arbre, il en tombait comme des prunes. Davantage, tombant en terre, ils rencontraient une espèce d'herbe, laquelle on nommait fourreau, et ils s'engainaient là-dedans. Dessous je ne sais

(1) Les ferrements sont les outils, instruments et armes faits en fer. — (2) Cassade signifie : tromperie.

quels autres arbres, je vis certaines espèces d'herbes, lesquelles croissaient comme piques, lances, javelines, croissant haut, si bien qu'elles touchaient l'arbre, et chacune rencontrait la lame qui était propre à son espèce. Les arbres supérieurs les avaient apprêtées à leur croissance, comme vous apprêtez les robes des petits enfants quand vous les voulez démailloter. Il est vrai qu'il advenait parfois des erreurs; en ces arbres, je notai quelques défauts : car une moitié de pique, croissant haut en l'air sous ses arbres ferrementiportes, en touchant les rameaux, au lieu de fer rencontre un balai : bien, ce sera pour ramoner la cheminée. Une pertuisane rencontre des cisailles; tout est bon : ce sera pour ôter les chenilles des jardins. Une hampe de hallebarde rencontre le fer d'une faux; c'est tout un : ce sera pour quelque faucheur. Retournant à nos navires, je vis derrière je ne sais quel buisson, je ne sais quelles gens faisant je ne sais quoi, et, je ne sais comment, aiguisant je ne sais quels ferrements, qu'ils avaient je ne sais où et je ne sais en quelle manière.

Continuant notre chemin, nous entrâmes le jour suivant dans l'île de Cassade : la terre y est si maigre que les os — ce sont les rocs — lui percent la peau. Là nous montra notre pilote deux petits rochers en forme de cube, lesquels à l'apparence de leur blancheur me semblaient être d'albâtre ou bien couverts de neige; mais il nous assura qu'ils

étaient d'osselets. Le pilote nous affirma que ces cubes, à six étages, étaient le manoir de vingt diables de hasard, très redoutés en nos pays. Il nommait les plus grands *sonnez*, les plus petits *ambesas*, les moyens *doublet*, *terne*, *quaterne*, *quine*; les autres *six et cinq*, *six et quatre* et ainsi de suite. Je notai alors que les joueurs sont grands invocateurs de diables, car, jetant deux dés sur la table, ils invoquent toujours les diables par leurs noms.

Le pilote nous dit qu'autour de ces rochers cubiques, il a été fait plus de naufrages, de pertes de vies et de biens, qu'autour de tous les gouffres de toutes les mers. Je le crus facilement.

Dans cette île nous ne vîmes autre chose mémorable, si ce n'est Bonne Mine, la femme de Mauvais Jeu.



CHAPITRE XXIV

*Comment nous passâmes le Guichet, habité par
Grippeminaud, archiduc des Chats-fourrés.*



QUELQUES jours après, nous dépassâmes Condamnation, qui est une autre île toute déserte; nous passâmes aussi le Guichet, auquel lieu Pantagruel ne voulut point descendre, et il fit très bien, car nous y fûmes faits prisonniers et arrêtés par le commandement de Grippeminaud, archiduc des Chats-fourrés. Les Chats-fourrés sont bêtes très horribles et épouvantables : ils mangent les petits enfants et se nourrissent de pierres de marbre. Ils ont le poil de la peau, non en dehors, mais tourné en dedans, et portent pour leur devise et symbole, tous et chacun d'eux, une gibecière ouverte; mais non tous de la même manière, car les uns la portent attachée au cou en écharpe,

d'autres sur le derrière, d'autres sur la bedaine, d'autres sur le côté, et le tout pour des raisons mystérieuses. Ils ont les griffes si fortes, longues et acérées, que rien ne leur échappe, lorsqu'une fois ils l'ont mis entre leurs serres. Ils se couvrent la tête quelquefois de bonnets à quatre gouttières, d'autres fois de bonnets à revers, ou de mortiers, ou de chaperons.

Lorsque nous entrions en leur pays, un mendiant auquel nous avions donné quelque argent nous dit : « Gens de bien, vous sortirez sans doute bientôt sains et saufs d'ici : considérez attentivement le minois de ces vaillants piliers, arcs-boutants de la justice grippeminaudière. Et notez que si vous vivez encore six olympiades (1) et l'âge de deux chiens, vous verrez ces Chats-fourrés seigneurs de toute l'Europe et possesseurs pacifiques de tous les biens et domaines qui s'y trouvent (si en leurs héritiers ne dépérit le bien par eux injustement acquis). Ils grippent tout, dévorent tout, abîment tout. Ils pendent, brûlent, écartèlent, décapitent, assassinent, emprisonnent, ruinent et minent tout, sans discrétion de bien et de mal. Car, parmi eux, le vice est appelé vertu, la méchanceté est surnommée bonté, la trahison a nom de fidélité; le larcin est dit libéralité; la pillerie est leur devise, et, lorsqu'elle est faite par eux,

(1) Chez les Grecs, espace de quatre ans.

elle est trouvée bonne de tous les humains, excepté des hérétiques; et ils font le tout avec souveraine et irréfragable autorité. Et si jamais peste au monde, famine ou guerre, orages, cataclysmes, conflagrations, malheurs adviennent, ne les attribuez ni aux conjonctions des planètes maléfiques, ni aux abus de la cour romaine, ni aux tyrannies des rois et princes terriens, ni à l'imposture des hypocrites, hérétiques, faux prophètes, ni à la malignité des usuriers et des faux monnayeurs, ni à l'ignorance, impudence, imprudence des médecins, chirurgiens, apothicaires, attribuez tout à l'énorme, indicible, incroyable, inestimable méchanceté, laquelle est continuellement forgée et exercée en l'officine des Chats-fourrés. N'étant pas connue, elle n'est point détestée, corrigée et punie comme elle devrait l'être. Mais si elle est quelque jour mise en évidence et manifestée au peuple, il n'est ni orateur tant éloquent qui par son art le puisse retenir, ni loi tant rigoureuse et draconienne qui par crainte de peine le puisse garder, ni magistrat tant puissant qui par force le puisse empêcher de brûler les Chats-fourrés tout vifs dans leur terrier. Leurs propres enfants, Chats-fourrillons, et leurs autres parents les avaient en abomination. C'est pourquoi, ainsi qu'Annibal eut de son père Amilcar commandement de persécuter les Romains tant qu'il vivrait, ainsi ai-je injonction de feu mon père de demeurer ici dehors,

attendant que là-dedans tombe la foudre du ciel et les réduise en cendre, puisque jusqu'à présent les humains sont si bien endurcis qu'ils ne sentent pas le mal advenu par eux, ou, le sentant, n'osent les exterminer. — Qu'est cela ? dit Panurge ; ha ! non, non, je n'y vais pas. Retournons ! »

Retournant, nous trouvâmes la porte fermée, et l'on nous dit qu'il était facile d'entrer en ce lieu ; mais qu'en sortir était la difficulté, et que nous ne sortirions point sans bulletin de décharge de l'assistance.

Le pis fut quand nous passâmes le guichet. Car nous fûmes présentés, pour avoir notre bulletin et décharge, devant le monstre le plus hideux qui fut jamais décrit. On le nommait Grippeminaud. Il avait trois têtes jointes ensemble, savoir d'un lion rugissant, d'un chien flattant, et d'un loup bâillant, entortillées d'un dragon se mordant la queue, et de rayons scintillant alentour. Il avait les mains pleines de sang, les griffes d'une harpie (1), le museau en bec de corbeau, les dents d'un sanglier de quatre ans, les yeux flamboyants comme une gueule d'enfer, le corps tout couvert de mortiers entrelacés de pilons ; seules les griffes apparaissaient.

Ce monstre siégeait avec d'autres chats sauvages, ses aides. A l'endroit du siège principal

(1) Monstre de la Fable, moitié femme, moitié oiseau.

était l'image d'une vieille femme, tenant de la main droite un fourreau de faucille, de la gauche une balance, et portant bésicles au nez. Les plateaux de la balance étaient gibecières veloutées, l'une pleine de billon (1) et pendante, l'autre vide et élevée au-dessus du trébuchet. Je suis d'opinion que c'était le portrait de la justice grippeminaudière. Quand nous fûmes présentés devant Grippeminaud, je ne sais quelle sorte de gens, tous vêtus de gibecières et de sacs, à grands lambeaux d'écriture, nous firent asseoir sur une sellette.

(1) Monnaie de cuivre.



CHAPITRE XXV

*Comment nous fûmes gourmandés par
Grippeminaud.*



LORS Grippeminaud, au milieu de ses Chats-fourrés, nous dit en parole furieuse et enrouée : « Or ça ! or ça ! or ça ! » Puis il proposa une énigme et m'ordonna d'y répondre. « Or ça, réponds-moi, dit Grippeminaud, à cette énigme et nous résouds présentement ce que c'est, or ça. — Or, de par Dieu, répondis-je, si j'avais en ma maison un sphinx, or de par Dieu, je pourrais résoudre l'énigme, or de par Dieu ; mais certes je suis, or de par Dieu, innocent. — Or ça, dit Grippeminaud, puisque tu ne veux dire autre chose, or ça, je te montrerai, or ça, qu'il vaudrait mieux pour toi être tombé entre les pattes de Lucifer, or ça, et de tous les diables, or ça, qu'entre nos griffes,

or ça ; les vois-tu bien ? Or ça, malotru, nous allègues-tu innocence, or ça, comme chose digne d'échapper à nos tortures ! Nos lois sont comme des toiles d'araignées, or ça. Les simples mouches et les petits papillons y sont pris, or ça ; les gros taons malfaisants les rompent, or ça, et passent à travers, or ça. Semblablement nous ne cherchons point les gros larrons et tyrans, or ça ; ils sont de trop dure digestion, or ça, et nous feraient périr. Vous autres gentils innocents, or ça, y serez bien innocentés, or ça ; le grand diable, or ça, vous chantera messe, or ça ! »

Frère Jean, impatienté, interrompit Grippeminaud : « Ho ! monsieur le diable en robe, comment veux-tu qu'il réponde d'un cas lequel il ignore ? Ne te contentes-tu point de la vérité ? — Or ça, dit Grippeminaud, il n'était point encore advenu sous mon règne, or ça, qu'ici personne, sans premièrement être interrogé, parlât, or ça. Qui nous a délié ici ce fou furieux ? — Tu as menti, dit frère Jean, sans mouvoir les lèvres. — Or ça, quand tu seras en rang de répondre, or ça, tu auras une belle affaire, or ça, maraud. — Tu as menti, dit frère Jean en silence. — Penses-tu être dans la forêt de l'Académie (1), or ça, avec les oisifs chercheurs de vérité, or ça ? Nous avons ici bien autre

(1) Jardins près d'Athènes, où enseignait le célèbre philosophe Platon.



Au son de la bourse, tous les Chats-fourrés commencèrent à jouer des griffes.

chose à faire, or ça : ici on répond, dis-je, or ça, or ça, catégoriquement, de ce que l'on ignore, or ça ; on confesse avoir fait, or ça, ce que l'on ne fit jamais, or ça ; on proteste savoir ce que jamais l'on n'apprit, or ça ; on fait prendre patience en enrageant, or ça ; on plume l'oie sans la faire crier, or ça. »

S'adressant à Panurge, Grippeminaud lui dit : « Or ça, or ça, or ça, et toi, mauvais plaisant, n'y veux-tu rien dire ? » Répondit Panurge : « Or de par le diable là, je vois clairement que la peste est ici pour nous, or de par le diable là, ou qu'innocence n'y est point en sûreté, or de par le diable là. Le diable y chante messe, or de par le diable là. Je vous prie que pour tous je la paye, or de par le diable là, et de nous laisser aller. Je n'en puis plus, or de par le diable là. — Aller ! dit Grippeminaud ; or ça, il n'est encore point advenu depuis trois cents ans, or ça, que personne échappât de céans sans y laisser du poil, or ça, ou de la peau pour le plus souvent, or ça. Car quoi ? or ça, ce serait à dire que vous êtes par nous injustement cités ici, or ça, et par nous injustement traités, or ça. Malheureux, tu l'es bien, or ça, mais tu le seras encore plus, or ça, si tu ne réponds à l'énigme proposée. »

Panurge, à ces mots, jeta au milieu du parquet une grosse bourse pleine d'écus d'or. Au son de la bourse, tous les Chats-fourrés commencèrent à jouer des griffes, comme s'ils eussent été des

violons démanchés, et tous s'écrièrent à haute voix, disant : « Ce sont les épices ; le procès fut bien bon, bien friand, et bien épicé. Ils sont gens de bien. — La Cour, dit Grippeminaud, l'entend, or bien, or bien, or bien. Allez, enfants, or bien, et passez outre, or bien ; nous ne sommes point aussi diables, or bien, que nous sommes noirs, or bien, or bien, or bien. »

Sortant du guichet, nous fûmes conduits jusqu'au port par certains griffons de montagne. Avant de monter sur nos navires, nous fûmes avertis par eux, que nous n'eussions point à passer notre chemin, sans avoir premièrement fait présents seigneuriaux, tant à la dame Grippeminaude qu'à toutes les Chattes-fourrées. Autrement, il avait commission de nous ramener au guichet. « Bien, répondit frère Jean ; nous visiterons ici à l'écart le fonds de nos deniers et nous donnerons à tous contentement. — Mais, dirent les garçons, n'oubliez pas le vin des pauvres diables. »



CHAPITRE XXVI

*Comment frère Jean des Entommeures délibéra
de mettre à sac les Chats-fourrés.*



ES paroles n'étaient point achevées quand frère Jean aperçut soixante-huit galères et frégates arrivant au port. Il courut demander nouvelles et apprit que tous ces vaisseaux étaient chargés de gibier et de volaille. Interrogeant les voyageurs, il apprit qu'ils portaient ces friands morceaux à Grippeminaud, aux Chats-fourrés et aux Chattes-fourrées. « Comment, dit frère Jean, appelez-vous ces drogues-là ? — Corruption, répondirent les voyageurs. — Voire mais, leur dit Panurge, on a fait crier de par le grand Roy, que personne n'eût, sous peine de la corde, à prendre cerfs, ni biches, sangliers, ni chevreuils. — Il est vrai, répondit un pour tous, mais le grand Roy est

si bon et si doux, ces Chats-fourrés sont si enragés et affamés de sang chrétien, que nous avons moins peur du Roy que de Grippeminaud. Et demain le Grippeminaud marie une sienne Chatte-fourrée avec un gros Mitouard, chat bien fourré.

— Faisons, dit frère Jean, deux choses : premièrement, saisissons-nous de tout ce gibier que vous voyez ici. (Aussi bien en ai-je assez des salaisons, elles m'échauffent le foie.) J'entends en le payant bien. Secondement, retournons au guichet, et mettons à sac tous ces diables de Chats-fourrés. — Sans faute, dit Panurge, je n'y vais pas : je suis un peu couard de ma nature. — Cordieu, dit frère Jean, quel voyage faisons-nous ici ? C'est un voyage de fainéants, nous ne faisons que manger, dormir, rêvasser, ne rien faire. Moi, si je ne fais quelque acte héroïque, la nuit je ne puis dormir. M'avez-vous donc pris pour compagnon en ce voyage afin que je chante la messe et que je vous confesse ? Pâques de soles ! le premier qui y viendra, il aura en pénitence, comme lâche et méchant, à se jeter au fond de la mer, en déduction des peines du purgatoire : je dis la tête la première. Pourquoi ne suivons-nous point l'exemple d'Hercule ? A son imitation, défaisons et mettons à sac ces Chats-fourrés, et délivrons ce pays de tyrannie. Ça, irons-nous ? Je vous assure que facilement nous les tuerons, et ils l'endureront patiemment ; je n'en doute, vu qu'ils ne se soucient des injures ni du

déshonneur, pourvu qu'ils aient écus en gibecière.

— Dieu, dit Panurge, nous a fait belle grâce d'échapper de leurs griffes; je n'y retourne pas quant à moi; je me sens encore ému de ce que j'y souffris. Et j'y fus grandement fâché pour trois causes : la première parce que j'y étais fâché; la deuxième parce que j'y étais fâché; la troisième parce que j'y étais fâché. Écoute ici de ton oreille droite, frère Jean : toutes les fois que tu voudras aller aux enfers, je suis prêt à te faire compagnie indissoluble; avec toi passer Achéron, Styx, Coccyte; boire plein godet du fleuve Léthé, payer pour nous deux à Caron le fret de sa barque. Mais, si tu veux, par hasard, retourner au guichet, choisis un autre compagnon, je n'y retournerai point; que ce mot te soit une muraille d'airain.

— Mais, dit frère Jean, pourquoi leur jeter la bourse pleine d'écus? En avons-nous trop? — Parce qu'à tout propos, répondit Panurge, Grippeminaud ouvrait sa gibecière en criant : or ça, or ça, or ça! De là je pris conjecture que nous pourrions nous échapper en leur jetant or là, or là de par Dieu : car gibecière de velours n'est reliquaie de menue monnaie, c'est un réceptacle d'écus d'or : entends-tu, frère Jean? »

Les messagers de Grippeminaud attendaient toujours au port, en expectation de quelque somme de deniers. Et voyant que nous voulions faire voile, ils s'adressèrent à frère Jean, l'avertissant qu'il n'eût

pas à passer outre, sans payer le vin des pauvres diables. « Et saint Hurluberlu, dit frère Jean, êtes-vous encore ici, griffons de tous les diables? Le cordieu! vous aurez votre vin à cette heure, je vous le promets sûrement. » Alors, dégainant son épée, il sortit du navire avec l'intention de les tuer, mais ils gagnèrent le grand galop, et nous ne les aperçûmes plus.

Nous ne fûmes pourtant point encore hors de fâcherie, car quelques-uns de nos mariniers, par le congé de Pantagruel, pendant que nous étions devant Grippeminaud, s'étaient retirés en une hôtellerie près du havre pour banqueter. Je ne sais s'ils avaient bien payé l'écot ou non, mais une vieille hôtesse, voyant frère Jean à terre, lui fit grande complainte, prenant un sergent et deux paysans à témoin. Frère Jean, impatient de leurs discours, demanda : « Mes amis, voulez-vous dire en somme que nos marins ne sont pas gens de bien? Je maintiens le contraire; par justice je vous le prouverai, c'est par cette épée que voici. » Les paysans se mirent en fuite au trot; restait seulement la vieille, laquelle protestait à frère Jean que ses marins étaient gens de bien, mais se plaignait de ce qu'ils n'eussent rien payé du lit, où ils avaient reposé après dîner, et pour lequel elle demandait cinq sous tournois. « Vraiment, répondit frère Jean, c'est bon marché; ils sont ingrats, ils n'en auront pas toujours à tel prix; je les payerai volontiers, mais je

le voudrais bien voir. » La vieille le mena au logis et lui montra le lit, et l'ayant loué en toutes ses qualités, elle dit qu'elle n'en demandait pas un trop haut prix. Frère Jean lui donna cinq sous, puis avec son épée il fendit la couette et le coussin en deux, et par les fenêtres il mettait la plume au vent, quand la vieille descendit et cria à l'aide et au meurtre, en s'amusant à recueillir sa plume. Frère Jean emporta la couverture, le matelas et les deux draps dans notre bateau, sans être vu de personne, car l'air était obscurci de plume, comme de neige, et il les donna aux matelots. Puis il dit à Pantagruel que les lits étaient meilleur marché là qu'en Chinonnais, car la vieille ne lui avait demandé que cinq douzains, et en Chinonnais ce lit ne vaudrait pas moins de douze francs.



CHAPITRE XXVII

*Comment nous arrivâmes au royaume de la
Quinte-Essence, nommée Entéléchie (1).*



QUITTANT ce pays, nous passâmes outre. Nous prîmes donc la route d'Outre. Là arrivés, nous nous rafraîchîmes un peu et nous puisâmes de l'eau douce, nous fîmes aussi provision de bois. A leur physionomie les gens du pays nous semblaient bons compagnons et de bonne chère. Ils étaient tous outrés et pétaient de graisse. Nous aperçûmes (ce que je n'avais encore vu en aucun autre pays) qu'ils déchiquetaient leur peau pour y faire bouffer la graisse, ni plus ni moins que les élégants de mon pays découpent le haut de leurs chausses pour y faire bouffer le taffetas. Ils

(1) Nom qui signifie : perfection intérieure.

disaient faire cela, non par gloire ni par ostentation, mais parce que, autrement, ils ne pouvaient tenir en leur peau. Ce faisant, ils devenaient soudain plus grands.

Partant de là, nous naviguâmes l'espace de deux jours; au troisième l'air nous sembla plus serein que de coutume et nous descendîmes au port de Matéotechnie (1), peu distant du palais de la Quinte-Essence. Descendant au port, nous trouvâmes un grand nombre d'archers et gens de guerre, lesquels gardaient l'arsenal. De prime arrivée ils nous firent quasi peur, car ils nous firent à tous laisser nos armes, et roguement nous interrogèrent, disant : « Compères, de quel pays êtes-vous ? — Cousins, répondit Panurge, nous sommes Tourangeaux. Nous venons de France, convoiteux de faire révérence à la dame Quinte-Essence et de visiter ce très célèbre royaume d'Entéléchie. — Soyez les très bien venus, dirent-ils. »

Puis le capitaine nous mena au palais de la reine, en silence et grande cérémonie. Pantagruel lui voulait tenir quelques propos, mais — ne pouvant monter si haut qu'il était — il souhaitait une échelle ou des échasses bien grandes. Par les premières galeries, nous rencontrâmes grande foule de gens malades, lesquels étaient

(1) Nom qui signifie : vaine science.

installés diversement, selon la diversité des maladies. Les lépreux à part, les empoisonnés en un lieu, les pestiférés ailleurs, et ainsi de tous les autres.

Dans la seconde galerie nous fut montrée par le capitaine la dame jeune — elle avait cependant dix-huit cents ans pour le moins, — belle, délicate, somptueusement vêtue, au milieu de ses demoiselles et gentilshommes. Le capitaine nous dit : « Ce n'est point l'heure de lui parler, soyez seulement spectateurs attentifs de ce qu'elle fait. Vous avez en votre royaume quelques rois, lesquels fantastiquement guérissent certaines maladies, telles que la scrofule et les fièvres quartes, par la seule apposition des mains. Notre reine que voici guérit de toutes les maladies sans y toucher, seulement en leur faisant entendre une chanson. » Puis il nous montra les orgues, en jouant desquelles elle faisait ses admirables guérisons.

Tandis que nous considérions ces orgues, les malades furent introduits par les divers officiers de la reine. D'abord les lépreux ; elle leur joua une chanson, je ne sais laquelle ; ils furent guéris sur-le-champ. Puis furent introduits les empoisonnés ; elle leur joua une autre chanson, et voilà nos gens debout. Puis les aveugles, les sourds, les muets, les gens apoplectiques, de même. Ce qui nous épouvanta, non à tort, et nous tombâmes à terre, nous prosternant comme gens en extase et



La reine, en jouant de l'orgue, guérit toutes les maladies.

ravis en contemplation excessive et en admiration des vertus que nous avions vu procéder de la dame ; il ne fut en notre pouvoir de dire aucun mot. Nous restions donc prosternés à terre, quand elle, touchant Pantagruel d'un beau bouquet de roses blanches qu'elle tenait à la main, nous restitua le sens et nous fit tenir sur pieds. Puis elle prononça en langage choisi et fort savant, en même temps que pompeux et incompréhensible, un grand discours de bienvenue.

Ces propos achevés, la reine s'adressa à ses offi-

ciers, disant : « Tabaschins (1), à Panacée (2). » Sur ces mots les tabaschins nous prièrent d'excuser la dame reine, si elle ne nous faisait point dîner avec elle, car elle ne mangeait rien à son dîner, si ce n'est des abstractions.

Les officiers nous menèrent alors dans un petit cabinet, où l'on nous servit un repas excellent. Le dîner parachevé, nous fûmes conduits dans la salle où la reine, accompagnée des demoiselles et des princes de sa cour, passait le temps à toute sorte de jeux et de divertissements.

Puis nous visitâmes le palais et nous y vîmes des choses si nouvelles, admirables et étranges, qu'en y pensant, je suis encore tout ravi en mon esprit. Les officiers nous dirent franchement que la reine faisait tout l'impossible et guérissait les incurables seulement ; eux, ses officiers, faisaient et guérissaient le reste.

(1) Cuisiniers, mot hébreu.

(2) Remède universel.



CHAPITRE XXVIII

*Comment les officiers de la Quinte diversement
s'exerçaient.*



ous vîmes un officier guérir les hydro-
piques, en leur frappant neuf fois sur
le ventre, d'une besaiguë (1).

Un autre guérissait de toutes fiè-
vres sur l'heure, en attachant sur le
côté gauche des malades une queue de renard.

Un, du mal de dents, en lavant par trois fois
la racine de la dent affligée, avec du vinaigre,
et en la laissant sécher au soleil une demi-
heure.

Un autre guérissait toute espèce de goutteux, en
leur faisant seulement clore la bouche et ouvrir
les yeux.

(1) Hache à double tranchant.

Un autre, par un engin mirifique, jetait les maisons par les fenêtres, et ainsi elles restaient purifiées d'un air pestilent.

Un autre rendait les vieilles gens jeunes; c'était la véritable fontaine de Jouvence (1).

Je vis ensuite un grand nombre des officiers susdits, lesquels blanchissaient les Éthiopiens en peu d'heures, en les frottant du fond d'un panier.

Autres — avec trois couples de renards sous un joug — labouraient le rivage sablonneux.

Autres lavaient les tuiles et leur faisaient perdre couleur.

Autres tondaient les ânes et y trouvaient toison de laine bien bonne.

Autres sur des épines cueillaient des raisins et sur des chardons des figues.

Autres lavaient la tête des ânes et n'y perdaient point la lessive.

Autres de néant faisaient choses grandes, et grandes choses faisaient à néant retourner.

Autres coupaient le feu avec un couteau et puisaient l'eau avec un filet.

Autres avec des vessies faisaient des lanternes.

Autres faisaient de nécessité vertu et l'ouvrage me sembla beau et à propos.

(1) Fontaine, célèbre dans la mythologie, qui avait la vertu de rajeunir ceux qui s'y baignaient.

Autres, dedans un long parterre, mesuraient soigneusement les sauts des puces et m'affirmèrent que cet acte était plus que nécessaire au gouvernement des royaumes, à la conduite des guerres, à l'administration des républiques.

Nous fûmes remplis d'admiration pour les nobles opérations de ces gens.

Le soir nous assistâmes à un bal fort savamment réglé. Pendant les danses, la dame reine disparut et nous ne la vîmes plus. Puis, descendant au port de Matéotechnie, nous entrâmes en nos navires, entendant que nous avions le vent en poupe et qu'il fallait en profiter.



CHAPITRE XXIX

Comment nous descendîmes en l'île d'Odes, en laquelle les chemins cheminent.



AYANT navigué par deux jours, nous vîmes l'île d'Odes, en laquelle nous contemplâmes une chose mémorable. Les chemins y sont animaux, si la sentence d'Aristote qui déclare d'un animal que c'est un être qui se meut soi-même est vraie. Car les chemins cheminent comme des animaux et sont, les uns chemins courants, les autres chemins passants, chemins croisants, chemins traversants. Et je vis que les voyageurs et habitants demandaient : « Où va ce chemin ? Et celui-là ? » On leur répondait : « Entre midi et Févrolles (1), à la paroisse, à la ville, à la rivière. » Puis, se

(1) Par plaisanterie, Rabelais joint un nom de ville à une heure.

plaçant au chemin opportun, sans autrement se peiner ou fatiguer, ils se trouvaient au lieu destiné, comme vous voyez advenir à ceux qui, de Lyon à Avignon et Arles, se mettent en bateau sur le Rhône. Et, comme vous savez qu'en toutes choses il y a des défauts, que rien n'est en tous endroits heureux, là aussi il nous fut dit qu'il était une manière de gens, lesquels ils nommaient guetteurs de chemins (1) et batteurs de pavés. Et les pauvres chemins les craignaient et s'éloignaient d'eux. Ils les guettaient au passage, comme on fait les bécasses au filet. Je vis l'un de ces brigands qui était appréhendé de la justice, parce qu'il avait pris injustement le chemin de l'école : c'était le plus long. Un autre se vantait d'avoir pris de bonne guerre le plus court.

Considérant les allures de ces chemins, Pantagruel nous dit que, selon lui, c'est en cette île que Séleucus prit l'opinion d'affirmer que la terre se meut autour des pôles, et non le ciel, encore que le contraire nous semble être la vérité.

Retournant à nos navires, nous vîmes que, près du rivage, on mettait sur la roue trois guetteurs de chemins surpris en embuscade et que l'on brûlait à petit feu un grand coquin, lequel avait battu un chemin et lui avait rompu une côte.

(1) Brigands.

CHAPITRE XXX

*Comment, au pays de Satin, nous vîmes Ouï-dire
tenant école de témoignage, et comment nous
entrâmes en pays du Lanternaïs.*



U pays de Satin, où les arbres étaient de damas et de velours figuré, et les bêtes et les oiseaux de tapisserie, nous vîmes des monstres extraordinaires en grand nombre. Cherchant par ledit pays si nous y trouverions à manger, nous entendîmes un bruit strident et divers, comme si ce fussent des femmes lavant la buée (1) ou le traquet d'un moulin. Sans plus tarder, nous nous transportâmes au lieu où c'était et nous vîmes un petit vieillard bossu, contrefait et monstrueux ; on le nommait *Ouï-dire*. Il avait la gueule fendue

(1) Lessive.

jusqu'aux oreilles et sept langues dedans, et chaque langue fendue en sept parties. De toutes sept ensemble il parlait divers propos et langages divers. Il avait aussi sur la tête et le reste du corps autant d'oreilles qu'Argus avait d'yeux. Au reste il était aveugle et paralytique des jambes.

Autour de lui je vis un nombre innombrable d'hommes et de femmes, écoutant attentivement, d'entre lesquels un pour lors tenait une mappemonde et la leur exposait sommairement par petits aphorismes (1), et ils devenaient clercs et savants en peu d'heures et ils parlaient de beaucoup de choses avec une prodigieuse élégance et par bonne mémoire. Pour savoir la centième partie de ces choses, la vie de l'homme ne suffirait pas. Ils parlaient des Pyramides, du Nil, de Babylone, des Troglodytes, des Pygmées, des Cannibales, des monts Hyperborées, de tous les diables, et tout par *Ouï-dire*.

Là je vis une foule d'historiens antiques et je ne sais combien de modernes, cachés derrière une pièce de tapisserie, écrivant en tapinois de belles histoires, et tout par *Ouï-dire*.

Derrière une pièce de velours figuré à feuilles de menthe, près d'*Ouï-dire*, je vis un grand nombre de bons étudiants assez jeunes; et demandant en

(1) Maxime énoncée en peu de mots.

quelle faculté ils appliquaient leur étude, nous entendîmes qu'ils apprenaient à être témoins, et en cet art profitaient si bien que, partant de cet endroit et retournés en leur province, ils vivaient honnêtement du métier de témoignage, rendant sûr témoignage de toutes choses à ceux qui donneraient le plus par jour, et tout par *Ouï-dire*. Ils nous avertirent cordialement que nous eussions à épargner la vérité, autant qu'il nous serait possible, si nous voulions parvenir à la cour des grands seigneurs.

Étant partis du pays de Satin, nous naviguâmes trois jours; au quatrième, de bonne heure, nous approchâmes du Lanternais. Approchant, nous vîmes sur mer certains petits feux volants; le pilote nous avertit que c'étaient les lanternes des guets, lesquels, autour de la banlieue, découvraient le pays et faisaient escorte à quelques lanternes étrangères.

Sur l'instant nous entrâmes au port du Lanternais. Près du port est un petit village habité par les Lychnobiens(1), qui sont un peuple vivant de lumières. De ce lieu jusqu'au palais nous fûmes conduits par trois obéliscolychnies (2), gardes militaires du havre, à hauts bonnets comme les Albanais, auxquels nous exposâmes les causes de

(1) Ce nom signifie : vivant de lumière.

(2) Phares au sommet d'un obélisque. Quintilien donne ce nom à des soldats portant un falot à la pointe d'une lance.



Oul-dire avait la gueule fendue jusqu'aux oreilles,
et sept langues dedans.

notre voyage et notre résolution, laquelle était d'obtenir là, de la reine des Lanternais, une lanterne pour nous éclairer et conduire par le voyage que nous faisons vers l'oracle de la Bouteille. Ils nous promirent qu'on le ferait bien et volontiers.

Arrivant au palais royal, nous fûmes, par deux lanternes d'honneur, présentés à la reine, à laquelle Panurge, en langage lanternais, exposa brièvement les causes de notre voyage. Nous eûmes d'elle bon accueil et commandement d'assis-

ter à son souper, pour choisir plus facilement la lanterne que nous voudrions pour guide. Ce qui nous plut grandement et nous ne négligeâmes point de tout noter et tout considérer, tant en leurs gestes, vêtements et maintien, qu'aussi en l'ordre du service.

La reine était vêtue de cristal de roche et ouvrage damasquiné, passementé de gros diamants. Les lanternes du sang étaient vêtues de pierre transparente ; le demeurant était de corne, de papier, de toile cirée.

L'heure du souper venue, la reine s'assit en premier lieu, ensuite les autres selon leur degré et dignité. Toutes furent servies, comme entrée de table, de grosses chandelles, excepté que la reine fut servie d'un gros et raide flambeau flamboyant de cire blanche. Après souper, nous nous retirâmes pour nous reposer. Le lendemain matin, la reine nous fit choisir une lanterne des plus insignes pour nous conduire. Et ainsi nous primes congé.



CHAPITRE XXXI

Comment nous arrivâmes à l'oracle de la Bouteille.



NOTRE noble lanterne nous éclairant et conduisant en toute joyeuseté, nous arrivâmes à l'île désirée dans laquelle était l'oracle de la Bouteille. Descendant à terre, Panurge fit sur un pied la gambade en l'air, gaillardement, et dit à Pantagruel : « Aujourd'hui nous avons ce que nous cherchons avec fatigues et labeurs tant divers. » Puis il se recommanda courtoisement à notre lanterne. Celle-ci nous commanda à tous de bien espérer, et, quelque chose qui nous apparût, de n'être aucunement effrayés.

Approchant du temple de la dive Bouteille, nous traversâmes un grand vignoble, fait de toutes espèces de vignes, au bout duquel nous

passâmes sous un arc antique où étaient inscrits ces deux vers :

Passant ici cette poterne
Garnis-toi de bonne lanterne.

« A cela, dit Pantagruel, nous avons pourvu. »

Cet arc finissait en une belle et ample tonnelle, toute faite de ceps de vigne, dont la fin était close de trois antiques lierres, bien verdoyants et tout chargés de baies. Là, notre illustrissime lanterne nous commanda, à chacun de nous, de nous faire de ce lierre un chapeau albanais et d'en couvrir toute la tête. Ce qui fut fait sur-le-champ.

« Vous ne serez point reçus de la dive Bouteille, dit la lanterne, si Bacbuc, la noble pontife, ne voit vos souliers pleins de pampres, ce qui signifie que vous méprisez le vin et l'avez subjugué. »

Nous descendîmes ensuite sous terre par un arceau incrusté de plâtre et peint au dehors rudement, d'une danse de Bacchantes et de satyres, accompagnant le vieux Silène riant sur son âne.

Alors sortit à notre rencontre le grand philosophe, gouverneur de la dive Bouteille, accompagné de la garde du temple. Nous voyant couronnés de lierre et reconnaissant notre insigne lanterne, il nous fit entrer et commanda que l'on nous menât à la princesse Bacbuc, dame d'honneur de la Bouteille et pontife de tous les mystères, ce qui fut fait. Nous descendîmes alors par de nombreux

escaliers de marbre sous terre et notre lanterne nous pria de garder le silence.

A la fin des escaliers nous rencontrâmes un portail de fin jaspe, dont les deux portes étaient d'airain. Là, nous dit notre noble lanterne qu'elle ne pouvait nous conduire plus avant, car il ne lui était point permis d'entrer. Seulement que nous eussions à obéir à la pontife Bacbuc. Elle nous commanda de n'avoir aucune frayeur et de nous confier à elle pour la retraite. Puis elle tira le diamant pendant à la commissure des deux portes, le jeta à droite dans une cassette d'argent, tira de chaque côté de la porte un cordon de soie cramoisie, l'attacha à deux boules d'or pendant aux côtés, et se retira. Soudain les deux portes s'ouvrirent d'elles-mêmes, avec un doux et gracieux murmure. Sur deux tablettes de marbre étaient exquisement sculptées les sentences suivantes. Sur celle de droite : *Les destinées mènent celui qui consent, tirent celui qui refuse.* Sur l'autre, à gauche : *Toutes choses se meuvent à leur fin.*



CHAPITRE XXXII

Le mot de la Bouteille.



BACBUC nous fit procéder à diverses cérémonies, puis elle demanda : « Qui est celui de vous qui veut avoir le mot de la dive Bouteille? — Moi, dit Panurge, votre humble petit serviteur. — Mon ami, dit-elle, je n'ai à vous faire qu'une instruction : venant à l'oracle, ayez soin de n'écouter le mot que d'une oreille. »

Puis Bacbuc revêtit Panurge de vêtements étranges et lui fit observer un grand nombre de rites antiques. Enfin, elle le sépara de notre compagnie et le mena à main droite, par une porte d'or hors du temple, en une chapelle ronde, faite de pierres transparentes. Sans fenêtre ni autre ouverture, la lumière du soleil était reçue à travers la roche, en telle abondance qu'elle semblait naître

dedans, au lieu de venir du dehors. Au milieu était une fontaine de fin albâtre, pleine d'eau absolument claire, dans laquelle était à demi posée la Bouteille sacrée, en pur et beau cristal.

Là, Bacbuc ordonna à Panurge de baiser la margelle de la fontaine, puis elle le fit asseoir, se tenant près de lui agenouillée. Ensuite elle jeta je ne sais quoi dans la fontaine, et soudain l'eau commença à bouillir à force. Panurge écoutait d'une oreille en silence, quand de la Bouteille sortit un bruit comme celui d'un essaim d'abeilles, ou d'une forte pluie qui tombe soudain, en été. Alors fut ouï ce mot : « *Tringue.* »

Bacbuc, se levant, prit Panurge sous le bras doucement, lui disant : « Ami, vous avez eu promptement le mot de la dive Bouteille et le mot le plus joyeux, le plus certain que j'aie entendu d'elle depuis le temps qu'ici je ministre à son très sacré oracle. Levez-vous, allons au chapitre, en l'explication duquel est interprété le beau mot. — Allons, dit Panurge. Où est ce livre ? Où est ce chapitre ? Voyons cette joyeuse explication. »

Bacbuc arrêta le bouillonnement de l'eau, conduisit Panurge dans le grand temple, et là, prenant un gros livre d'argent, elle lui en fit avaler le contenu ; nous pensions que ce fût véritablement un livre, à cause de sa forme, mais c'était un vrai et naturel flacon, plein de vin de Falerne.

« La dive Bouteille, dit Bacbuc, vous envoie ce

vin qui a le pouvoir de remplir le cœur de l'homme de tout savoir et philosophie. Soyez vous-même interprète de votre entreprise. — Il n'est pas possible, dit Pantagruel, de mieux dire que ne le fait cette vénérable pontife. *Trinqu* donc! Que vous en dit le cœur? — Trinquons, dit Panurge.

— Amis, dit Bacbuc, allez, prenant pour guide votre illustre dame lanterne! Vous trouverez vos nefs bien pourvues de tout ce qui pourrait être utile pour le reste de votre voyage. J'y ai fait donner bon ordre. Allez, amis, en gaieté d'esprit, et portez cette lettre à votre roi Gargantua. »

Ces mots parachevés, elle nous donna des lettres closes et scellées et nous fit sortir par une porte adjacente à la chapelle.

Par un pays plein de toutes délices, plaisant, tempéré, salubre, fertile, serein et gracieux, autant que l'est le pays de Touraine, nous trouvâmes enfin nos navires au port.





TABLE

	Pages.
PROLOGUE DE L'AUTEUR	5
CHAPITRE PREMIER. — Comment Pantagruel et Panurge se décidèrent à visiter l'oracle de la dive Bouteille et comment ils firent leurs apprêts pour monter sur mer.	9
CHAPITRE II. — Comment Pantagruel, en l'île de Méda- mothi, acheta plusieurs belles choses	15
CHAPITRE III. — Comment Pantagruel reçut des lettres de son père Gargantua et de l'étrange manière d'avoir bien promptement des nouvelles des pays étrangers et lointains.	18
CHAPITRE IV. — Comment Panurge marchande avec le marchand Dindenault un de ses moutons, et fait en mer noyer le marchand et ses moutons	23
CHAPITRE V. — Comment Pantagruel passa Procuration et de la manière de vivre des Chiquanous.	29
CHAPITRE VI. — Comment Pantagruel passa les îles de Tohu et Bohu et de l'étrange mort de Bringuenar- rilles, avaleur de moulins à vent	33
CHAPITRE VII. — Comment Pantagruel et ses compa- gnons essayèrent une forte tempête en mer.	35
CHAPITRE VIII. — Quelle contenance firent Panurge et frère Jean durant la tempête	39
CHAPITRE IX. — Fin de la tempête.	46

CHAPITRE X. — Comment, la tempête finie, Panurge fait le bon compagnon.	49
CHAPITRE XI. — Comment Pantagruel descend en l'île Farouche, manoir antique des Andouilles.	53
CHAPITRE XII. — Comment frère Jean se rallie avec les cuisiniers pour combattre les Andouilles.	58
CHAPITRE XIII. — Comment Pantagruel parlemente avec la reine des Andouilles.	62
CHAPITRE XIV. — Comment Pantagruel descendit en l'île de Ruach	64
CHAPITRE XV. — Comment, en haute mer, Pantagruel ouït diverses paroles dégelées.	68
CHAPITRE XVI. — Comment Pantagruel descendit au manoir de messire Gaster, premier maître ès arts du monde.	72
CHAPITRE XVII. — Des Engastrimythes, des Gastrolâtres et de la ridicule statue appelée Manduce. . . .	75
CHAPITRE XVIII. — Comment Gaster inventa les moyens d'avoir et de conserver le grain.	84
CHAPITRE XIX. — Comment les voyageurs passèrent devant l'île de Chaneph	87
CHAPITRE XX. — Comment, près de l'île Ganabin, au commandement de Pantagruel, les Muses furent saluées	91
CHAPITRE XXI. — Comment Pantagruel arriva à l'île Sonnante et du bruit que nous entendîmes.	95
CHAPITRE XXII. — Comment les oiseaux de l'île Sonnante sont alimentés.	100
CHAPITRE XXIII. — Comment nous descendîmes à l'île des Ferrements et à l'île de Cassade	103

CHAPITRE XXIV. — Comment nous passâmes le Guichet, habité par Grippeminaud, archiduc des Chats-fourrés	106
CHAPITRE XXV. — Comment nous fûmes gourmandés par Grippeminaud	111
CHAPITRE XXVI. — Comment frère Jean des Entom-meures délibéra de mettre à sac les Chats-fourrés . .	115
CHAPITRE XXVII. — Comment nous arrivâmes au royaume de la Quinte-Essence, nommée Entéléchie.	120
CHAPITRE XXVIII. — Comment les officiers de la Quinte diversement s'exerçaient.	125
CHAPITRE XXIX. — Comment nous descendîmes en l'île d'Odes, en laquelle les chemins cheminent.	128
CHAPITRE XXX. — Comment, au pays de Satin, nous vîmes Oui-dire tenant école de témoignage, et comment nous entrâmes en pays du Lanternaïs	130
CHAPITRE XXXI. — Comment nous arrivâmes à l'oracle de la Bouteille.	135
CHAPITRE XXXII. — Le mot de la Bouteille	138

GRAVURES HORS TEXTE EN COULEURS

Pantagruel	Frontispice
Les Moutons de Panurge.	26
La Truie	60
Grippeminaud et les Chats-fourrés.	112

73 WKS. 5 NOV '51

This book may be kept

89101284990



B89101284990A



89101284990



b89101284990a